



**VIVRE
VITE
DE
L'AUTRE
CÔTÉ
DU MUR**

**Punks et anarchistes
en ex-Allemagne de l'Est**

Fil noir de l'histoire n.2

**Vivre vite
de l'autre côté du Mur**

**Punks et anarchistes
en ex-Allemagne de l'Est**

Traduit de l'allemand

MUTINES



SÉDITIONS



Mutines Séditions
c/o Bibliothèque Libertad
19, rue Burnouf
75 019 Paris
<http://mutineseditions.free.fr>
mutineseditions@riseup.net

© NO COPYRIGHT
Aucun droit, aucun devoir

novembre 2012

Grenzenlose Erlebnisse

Années 80. Une municipalité de la banlieue rouge de Paris envoie tous les ans des collégiens de 11-12 ans dans la ville jumelée de RDA. Trois semaines de colonie « gratuite », destinées à récompenser l'apprentissage d'une langue réputée fort ingrate, tout autant qu'à renforcer le maillage clientéliste local – regarde un peu tout ce que fait le Parti communiste pour les enfants... J'imagine aussi que ce genre d'initiatives servait à manifester socialement les liens avec le « pays frère », qui sinon passaient essentiellement par des invitations et des banquets réunissant les potentats des deux côtés du mur. Toujours est-il qu'avant le départ, les jeunes de l'Ouest étaient prévenus que « là-bas », en l'occurrence un centre pour enfants dans un village paumé non loin de Berlin, il n'y aurait ni chewing-gums, ni chocolat ! Mieux valait donc en emporter, cela passait, à l'inverse des illustrés (si agréables à partager aussi)...

A vrai dire, la bouffe n'a joué qu'un rôle très secondaire dans cette histoire : détourner les fruits et légumes servis plus abondamment à la cantine lors de la venue des « petits Français », puis les envoyer par la fenêtre à des mômes qui en raffolaient et en manquaient visiblement, n'a constitué qu'un aspect de l'échange. Malgré les difficultés de communication évidentes entre un allemand plus qu'hésitant et le russe comme langue étrangère obligatoire, ce qui a le plus rapproché certainEs de ces adolescentEs,

ce sont les complicités nouées dans les petites résistances contre le dressage quotidien. Quand la collectivisation de la vie tente de s'imposer à tous et toutes, avec ses horaires, ses activités, ses normes, n'importe quelle initiative individuelle prend vite des allures de défi à l'autorité. Changer les places dans le dortoir, écouter secrètement la musique qu'on aime, ne pas accourir quand on nous siffle, se graver au compas des slogans sur des parties bien cachées du corps, bref, toute indiscipline et le simple fait de ne pas se plier aux injonctions des éducateurs était perçu, au delà des envies et nécessités personnelles, de part et d'autre comme une véritable gifle contre le pouvoir. Ce contexte où le contrôle des faits et gestes, la surveillance des relations et le mouchardage généralisé étaient érigés en sport national, a étonnamment favorisé l'apprentissage d'une forme d'amitié et de révolte. Un genre d'expériences et de partages liés au fait de braver les interdits qui peut donner envie de poursuivre l'aventure, pour aller plus loin encore.

Les tentatives de sortir des sentiers battus et rebattus de l'ordre, les désirs de vivre autre chose, les aspirations à la liberté animent les textes de ce recueil, d'abord publié à Leipzig, en ex-Allemagne de l'Est. Précieuses traces qui aujourd'hui encore nous parlent d'individus, seuls ou accompagnés, trouvant de multiples formes et chemins pour exprimer ce qui leur tenait au coeur et à l'esprit.

Les visions de l'histoire abondent, tentant de démontrer qu'il n'y aurait nulle place pour des actes de révolte minoritaires, qu'ils seraient aussi inutiles que vains, voire contre-productifs. Cela peut aussi bien passer par de longs raisonnements spécieux qui séparent les grands soirs du quotidien de chacun, que sous prétexte que certaines conditions particulières empêcheraient de fait toute initiative individuelle, ou la condamneraient à être instru-

mentalisée. La domination a aussi tout intérêt à voir accréditée et diffusée l'image d'un Etat omnipotent, ayant effectivement tout sous contrôle, capable de tout manipuler et n'offrant d'autre possibilité que de s'adapter à ses exigences. D'anciens flics de la Stasi ont d'ailleurs essayé de mettre cette thèse à profit pour se recycler comme héros ordinaires, en affirmant par exemple – sans rire – avoir « protégé » à leur insu des anarchistes certes connus d'eux... mais dont ils ignoraient la plupart des activités. Ces manoeuvres s'inscrivent du reste dans le travail de réconciliation nationale lié au fameux processus de « transition démocratique ». Quoi de mieux en effet pour remettre tout le monde en rangs serrés derrière le nouveau pouvoir, que de dégager une grande partie de la population de toute responsabilité, et d'exonérer les individus de leurs choix ? La vaste et malheureusement trop classique entreprise destinée à solder le passé met sur un même plan, notamment en tant que « victimes » du système, celles et ceux qui le combattaient et celles et ceux qui y participaient à différents niveaux, y compris en tant que balances. Elle entretient une confusion intéressée pour effacer l'antagonisme entre ennemis irréductibles. Là-dessus, l'Etat vient régler les comptes à sa manière, c'est-à-dire celle qui l'arrange le plus : la justice fera le tri entre bons et méchants, le couperet tombera sur quelques boucs émissaires, et tout pourra même continuer « mieux qu'avant »...

La version policière et policée de l'histoire a ainsi été largement relayée par nombre de chevaliers de la démocratie, à la fois pour agiter le spectre du « hors d'elle, point de salut », et pour prôner les vertus du dialogue et de la médiation. Ils ont par exemple transformé le siège de la Stasi de Leipzig en musée des infamies, pour mieux servir de repoussoir et faire l'apologie du nouveau système. La crédibilité du « grand changement » s'effrite pourtant quelque peu, lorsque l'ignoble matériel d'espionnage d'antan se

trouve lui-même, comme les visiteurs, sous vidéosurveillance, et que les appels à la délation fleurissent encore pour retrouver tel ou tel objet volé... Surtout, on sait que les gris bureaucrates, s'ils portent d'autres costumes, n'ont guère changé de méthodes – sans même parler de l'étroite collaboration inter-étatique permanente entre services.

La revisitation de l'histoire passe également par l'exaltation de celles et ceux qui défendaient avec plus ou moins d'ardeur des libertés formelles tout à fait compatibles avec le système actuel (Merckel en est un exemple frappant) ou qui, d'une manière ou d'une autre, sont devenus des interlocuteurs reconnus par le pouvoir. Rien de bien étonnant donc, à ce que ce soient toujours les mêmes noms de groupes, de partis et de porte-paroles qui reviennent dans chaque récit plus ou moins officiel, et que l'Église y occupe une place de choix.

C'est à tout cela que les auteurs des textes que nous avons traduits ici, comme bien d'autres encore, se sont affrontés, de manière instinctive ou plus construite, en opposant leurs envies de subvertir le quotidien à la résignation et à la passivité, leurs idées de transformation sociale aux calculs politiques, leurs pratiques de solidarité au harcèlement policier à tous les étages. Ces parcours, narrés à la première personne, ne fournissent certes pas d'analyse économique ou sociologique détaillée, pas plus qu'ils ne dissèquent les forces politiques en présence. Mais en revanche, ils offrent ce qui manque à tant de compte-rendus informatifs prétendument objectifs : un point de vue à partir de ses désirs, ses idées et ses aspirations, lié à la volonté d'agir contre ce qui enferme les uns et les autres, de développer ses projets en dehors des propagandes officielles et des carcans de la loi, de combattre l'existant en cherchant ses propres manières et marges de manœuvre, et en tout cas sans attendre que le « peuple » tout entier se soulève.

De nombreux anti-autoritaires ont d'ailleurs été assez surpris, lorsqu'en 1989, dans différentes villes de RDA, des manifestations ont commencé à rassembler des centaines, des milliers et jusqu'à des centaines de milliers de personnes. Il faut dire que cette période, connue sous le nom *die Wende* [le tournant], a été largement marquée par des processus géopolitiques extérieurs, comme l'effondrement du bloc de l'Est, la Perestroïka de Gorbatchev et l'ouverture des frontières tchécoslovaques et hongroises vers l'Autriche, qui a permis l'émigration massive d'Allemands de l'Est. Tout cela a suscité un souffle que beaucoup n'attendaient pas à l'intérieur du pays, tant le régime paraissait profondément enkysté et déterminé à s'accrocher contre vents et marées.

Forts de leurs convictions et de leurs expériences de lutte, celles et ceux qui ne voyaient qu'une impasse dans le paradis de la démocratie marchande vendu à l'Ouest, sont bien entendu également descendus dans les rues. Il s'agissait en effet pour beaucoup d'entre eux, non seulement de continuer à gueuler leur haine et leur dégoût du régime en place, mais aussi de le faire tomber, comme heureux prélude à un bouleversement social de fond en comble. Malheureusement, cette dernière aspiration s'est heurtée à des obstacles qui se sont rapidement avérés insurmontables. La peur n'a pas été le moindre d'entre eux, aussi bien justifiée (par les mauvais traitements et les menaces de tortures et de viols contre les premierEs arrêtéEs) que parfois sans fondements réels (avec ces rumeurs à propos de la présence de chars aux portes de certaines villes, l'établissement de listes noires de personnes à éliminer...). Mais là encore, les perspectives et les pratiques ont provoqué différentes réactions : certainEs de ceux qui avaient déjà souvent eu à affronter l'appareil policier et militaire et étaient toujours prêtEs à en découdre, ont alors tenté de diffuser des pratiques de résistance et de solidarité, en portant aussi des

contenus comme la nécessaire destruction des prisons et du système qui en a besoin. A l'inverse, des politiciens de tous ordres se sont employés à renforcer le sentiment de peur pour promouvoir la négociation avec le pouvoir en place, et proposer une issue pacifique aux manifestations, au conflit, à la frustration et au mécontentement accumulés depuis tant d'années. Bien entendu, le mot d'ordre que ces derniers arboraient alors unanimement, *Keine Gewalt* [pas de violence], ne s'adressait pas seulement aux forces de police, mais aussi et surtout aux manifestants qu'ils ne tenaient pas à voir se transformer en émeutiers incontrôlables. En maintes occasions, les négociations se sont bien déroulées, plus ou moins en sous-main. Pourtant, ce n'est pas là ce qui a le plus frappé les compagnonnes et compagnons qui n'attendaient pas grand chose de tous ces aspirants au pouvoir. Ils se sont trouvés particulièrement démunis face à l'impossibilité de pouvoir s'auto-organiser avec la plupart des manifestantEs, face à une reproduction quasi immédiate de mécanismes de délégation, d'obéissance et de paralysie, hélas si familiers. Les tentatives de sortir des cadres existants, comme du giron de l'Eglise, et d'en finir avec des prises de décision et des initiatives centralisées, se sont heurtées à bien des murs. Enfin et surtout, ils ont généralement été confrontés au fait qu'ils ne partageaient pas les mêmes aspirations et perspectives que beaucoup de ceux qui se retrouvaient dans la rue.

Certains expliquent qu'il ne s'agissait pas d'un véritable soulèvement et que la plupart des gens suivaient le mouvement en souhaitant essentiellement bénéficier de l'aménagement du capitalisme d'Etat. D'autres évoquent le manque de temps et d'espace, ne serait-ce que pour commencer à esquisser d'autres possibles que de faux choix posés comme horizons indépassables. Toujours est-il que pour celles et ceux qui ont continué à se battre, ce fut

une bien amère expérience que de se retrouver très concrètement pris en tenaille entre des inconditionnels du régime stalinien et des fanatiques du mode de vie occidental, de se faire quasiment lyncher par des foules hors d'elles, du seul fait que l'on ose exprimer en mots et en actes son refus de tous les Etats et de tous les pouvoirs, de se faire chasser aux cris de *Rote Sau* [truie rouge] par des résistants de la dernière heure et sous le regard indifférent des éternels spectateurs.

Cerise sur le gâteau, pourrait-on dire, lorsqu'intervient en plus –très vite– la réécriture de l'histoire par les vainqueurs, les collabos ou les déçus de la consommation, à grand renfort de commémorations bidons ou d'*Ostalgie* dégoulinante. Une nostalgie du socialisme réel qui connaît aussi de beaux jours dans nombre de milieux d'extrême-gauche, déjà acritiques du temps des deux blocs. Ainsi, dans des raisonnements tordus sur le « moins pire », des agents des services est-allemands peuvent se voir dotés d'une bien douteuse aura de subversion, tandis que la RDA est encore présentée comme ayant été un havre de justice sociale et d'égalité dépourvu de nazis, où tout le monde pouvait travailler, se loger et... vivre !?

Dans les quelques témoignages qui suivent, nous retenons pour notre part le sens que certains préfèrent donner à la vie, à leur vie, non pas pour forger des contre-héros que nous érigerions en statue, mais parce que le fait de s'insurger contre les conditions qui nous sont faites reste un des fils qui mène à des possibilités révolutionnaires. Ces dynamiques de révolte, ces élans de liberté nous nourrissent. Reste à chacun, chacune de les alimenter, de les renforcer et de les approfondir.

Böse Mädchen
(Des mauvaises filles)

NOUS VIVIONS EN FAISANT CE QUI NOUS EFFRAYAIT

Pour résumer grossièrement le grand écart éducatif dans lequel je me trouvais, j'ai grandi dans ce qu'on appelait « *la morale et l'éthique socialiste* » –cette autre vision de la vie que je trouvais à l'époque super et intéressante–, en même temps qu'avec la *Horst-Wessel-Lied*¹. Je n'avais pas de tendance chrétienne du genre « *aider les nécessiteux pour se sentir mieux* ». Contrairement à cette mentalité religieuse, il s'agissait plutôt pour moi de réfléchir aux causes, et de changer quelque chose au système. Pourtant, je me suis aussi vue contrainte pendant très longtemps de bouger dans des cercles liés à l'Eglise.

Les cours d'éducation civique révélaient assez clairement la contradiction crasse entre la réalité et ce qu'on nous apprenait en théorie de la morale et de l'éthique socialistes. Sans parler de l'influence perturbante de l'éducation de mes parents. Malgré tout, je ne suis pas devenue schizo.

Quand tu as 12-13 ans, tu ne te fais plus avoir, et tu ne te contentes plus de formules vides. Tu veux savoir, tu creuses et tu te disputes, tu veux surenchérir. Advienne que pourra. Alors, il devient vite évident qu'à l'école tout cela n'est pas discutable, qu'il n'est pas permis de le questionner. A partir de

là, on se disait que la réalité devait être toute autre. C'était la même chose à la maison.

A cet âge, il était de toutes manières très difficile de discuter avec des adultes, car ils avaient toujours l'avantage dans leur manière d'argumenter. Tu avais certes une rage sourde au ventre, le sentiment qu'ils se foutaient de ta gueule, qu'ils te mentaient, mais les arguments te manquaient. C'était dû à la jeunesse, au manque d'expérience, au fait que d'autres avaient le monopole de l'information, et que toutes les sources, y compris la littérature, étaient censurées. Tu dépendais de tous ces types, quel que soit leur nom.

J'ai très vite été déçue par tous les profs. Je voulais apprendre, je voulais discuter, mais rapidement tu comprenais clairement que tu devais fermer ta gueule, si tu ne voulais pas t'en prendre plein la tronche en permanence.

A partir de la 4e/3e, l'école n'a plus été qu'un cauchemar. Quand elle s'est terminée, ça a été comme une libération, de nouvelles terres à découvrir sont apparues.

Quand j'ai entendu dire que Friedrich Nietzsche aurait été le précurseur du fascisme, j'ai commencé à m'intéresser à lui. Il avait survécu à l'autocensure dans l'armoire de mes parents, tandis que *Mein Kampf* est sûrement parti au feu. Sans doute, mes vieux se sont-ils montrés quelque peu négligents pour ce qui est de faire disparaître les traces de leur participation au système précédent. Mais on ne parlait jamais de ça à la maison.

J'ai donc lu *Zarathoustra*, qui m'a beaucoup plu, rien que par le style. Nietzsche avait une extraordinaire maîtrise de la langue. A l'époque, cet allemand classique qui peut paraître un peu ampoulé n'était pas aussi discrédité qu'aujourd'hui. Pour ce que j'ai compris alors de ce que Nietzsche voulait vrai-

ment dire, je me suis sentie étonnamment proche de lui en tant qu'adolescente d'une quinzaine d'années : contre l'Eglise, contre l'Etat...

Par la suite – j'avais déjà quitté l'école –, je suis tombée sur un tas de littérature intéressante à la bibliothèque de l'université, lors de ma formation.

Chaque apprentie-bibliothécaire devait choisir et mettre en fiche deux exemplaires d'une grosse montagne de livres sauvés des bombardements. J'y ai par exemple trouvé la première édition d'un classique anarchiste, que j'ai ensuite vendu par manque de fric à des étudiants qui se disaient anarchistes. Avec eux et notre cercle d'amis, nous avons travaillé sur tout ce que nous pouvions trouver comme littérature anarchiste, et nous nous sommes intéressés à tout ce qui allait dans ce sens. C'est resté à l'intérieur de ce cercle d'auto-formation, mais Erich Mühsam nous a par exemple toujours accompagnés. Il nous était tout simplement proche et sympathique.

« *S'adapter signifie mentir* ». C'est en quelque sorte devenu mon principe directeur. Sinon, j'ai commencé par absorber tout ce qui portait mention « *Pas pour le prêt public* ». J'avais donc la tête pleine de théories et d'idées de moins en moins compatibles avec, d'un côté, les phrases des faiseurs d'opinions officiels, à apprendre par coeur comme des moulins à prières, et, d'un autre côté, avec les harangues de mes parents contre le « système rouge ».

C'est le 31 octobre 1965, à l'occasion d'une manifestation contre l'interdiction de deux groupes de *Beatmusik* [Pop-Rock] de Leipzig, que j'ai pris conscience d'une autre dimension de la peur et du mensonge que propageait le régime. C'étaient les deux premiers groupes Pop-Rock d'ici, certainement pas

les plus grands d'Allemagne, mais au moins du Pop-Rock. La plupart du temps, ils ne reprenaient que des titres de « la sous-culture de l'Ouest ». A la radio, ce style, et la musique de l'Ouest en général, ne pouvait pas passer, du moins pas sur les ondes de RDA. D'ailleurs qui cela pouvait-il bien intéresser ? Le *live* offrait la seule possibilité d'écouter ensemble ce que nous souhaitions entendre. Et on venait d'interdire cela. Mais on ne peut simplement pas interdire à des jeunes de se retrouver pour écouter leur musique.

Le vendredi avant la manif, une heure de cours a été supprimée. Les professeurs principaux devaient l'utiliser pour nous apprendre à quel point ce qui était prévu le samedi était terriblement contre-révolutionnaire, et que nous ne devons surtout pas y aller. Ce faisant, nous avons naturellement tous prévu d'y aller. Sinon, nous n'aurions probablement pas su que cela devait avoir lieu.

On parle aujourd'hui encore du fait que ce 31 octobre 1965, entre 1000 et 2000 jeunes se sont retrouvés au centre-ville. Et comme on les avait avertis non seulement à Leipzig, mais aussi dans toute la région, la place de Leuschner, encore sans bâtiments, était elle aussi pleine de monde.

C'était de la folie. Le bruit s'était répandu partout, dans les écoles, dans les LEP et dans les entreprises, si bien que nous étions à mon avis au moins une dizaine de milliers. Et la plus grande publicité était venue – certes involontairement – de manière tout à fait officielle !

Ce qui s'est passé ensuite a été terrible. Des tanks sont arrivés, des canons à eau, un char suivait l'autre. Partout, des flics en sont sortis avec des chiens. La voiture haut-parleur nous a sommés deux-trois fois de dégager immédiatement la place, mais personne n'a écouté, alors c'est parti.

Personne d'entre nous n'avait l'expérience de telles situations, et personne n'imaginait qu'une chose pareille était possible. La place était noire de monde, sans slogans, sans banderoles, rien. Nous savions tous qu'il était interdit de venir, nous étions donc tous là, et nous n'allions naturellement pas nous disperser juste parce que les flics nous le demandaient.

C'était la première fois que nous étions autant, et personne ne pouvait imaginer que les flics chargeraient un si grand nombre de personnes.

Mais ils nous ont encerclés et ils ont tabassé tout le monde, en cognant réellement de manière barbare. Jusqu'alors, je n'avais vu ce genre de scènes que dans les journaux qui parlaient des manifs de l'Ouest. J'ai vu des vieux se faire taper, des jeunes pissant le sang qu'on traînait dans les fourgons.

Au début, je suis restée là, stupéfaite, puis je me suis planquée avec d'autres dans le centre-ville, essayant de trouver un moyen pour rentrer chez moi.

Le soir, les chars et les canons à eau continuaient à sillonner la ville. Ils avaient entassé des jeunes dans la cour intérieure de la Ringmessehaus – je pouvais la voir de la fenêtre de notre cuisine. Par la suite, ils les ont embarqués pour 6 à 8 semaines dans les mines de charbon, aux travaux forcés. Je les ai vus le soir même, la nuit et encore le lendemain matin, quelques mètres plus loin. J'entendais des ordres, des coups, des cris... Mes parents m'ont surveillée toute la nuit pour que je ne sorte pas par la fenêtre...

Longtemps encore, j'ai éprouvé une sorte de sentiment diffus de culpabilité pour ne pas l'avoir fait. En fin de compte, j'étais l'une d'entre eux, ils devaient payer les pots cassés et moi, je restais en liberté.

Emotionnellement, les camps étaient tracés clairement. Cela ne correspondait pas à ce qu'on nous avait raconté du socia-

lisme à l'école. Ce n'était pas justifiable, c'était incompréhensible – c'était de la pure terreur.

Le masque de l'Etat était tombé. Ceux qui faisaient ça avec leur jeunesse, ceux qui se comportaient de manière aussi immorale, ne pouvaient pas se référer au socialisme.

Par la suite, d'autres gens de ma classe ont été arrêtés, comme tous les jeunes qui ne pouvaient expliquer d'où provenaient leurs blessures encore fraîches. Je m'étais levée quand ils avaient demandé qui avait participé à la manif. Quelques heures plus tard, ils m'avaient interrogée puis relâchée. On m'a changé d'école, et pour le bac – réservé à quelques rares privilégiés, c'était mort.

L'application de la peine ne m'a pas particulièrement émue, car je n'avais de toute façon pas envie de passer le bac. Je voulais surtout partir au plus vite de chez mes parents. A l'époque, je suis devenue de plus en plus récalcitrante et insoumise vis-à-vis de tout et tous. Et je suis rentrée dans une bande assez délinquante qui, entre autres choses, pratiquait vol et cambriolages, m'apportant protection et bien-être, en même temps que la promesse de grandes aventures. De toute manière, les autorités nous traitaient déjà comme des criminels. *Zonards*, *Moins que rien*, *Injure à l'Etat* et surtout *Comportement asocial* étaient les motifs favoris du « pouvoir étatique » pour tenter de nous placer sous contrôle. Au début, nous nous retrouvions tous au *Capitol*, un cinéma du centre-ville. Là, les flics nous embarquaient deux à trois fois par semaine, sans raison particulière. Ils coupaient de force les cheveux aux garçons, car les cheveux longs ne correspondaient pas à l'image de l'homme socialiste. Au commissariat, un salaud quelconque muni de ciseaux te coupait donc les cheveux, tandis que deux autres sbires te tenaient. La plupart du temps, tu te prenais encore un coup dans la gueule – les filles aussi, sans parler des insultes

et des menaces sexistes –, puis soudain tu te retrouvais dans la rue. Et tu ne pouvais rien faire contre ça ! Notre attitude rebelle n'avait pas de dimension consciemment politique, il s'agissait avant tout de résister aux harcèlements quotidiens et à des choses qui étaient tout simplement absurdes. Notre comportement était bien sûr aussi politique, mais nous ne le voyions pas comme ça à l'époque. Malgré tout, nous sommes tous allés voter en mars ou en mai 1968, pour l'adoption de la nouvelle Constitution de RDA. Naturellement, nous avons voté contre, par esprit de contradiction. A l'annonce des résultats, nous avons été surpris du grand nombre de « oui ». Nous ne connaissions presque personne qui avait voté « pour », et ça nous a séchés que soi-disant 99,9% aient dit « oui ». Pour nous, c'était inimaginable. Et il n'en était pas vraiment ainsi. Trois ans plus tard, des points fondamentaux de la Constitution ont été changés sans qu'on nous demande notre avis, et ça a été, tout au moins pour les gens de mon entourage, une expérience de plus, vécue très concrètement. Ça a été la première et la dernière fois que je suis allée voter ! Nous pouvions nous faire baiser autrement, nous-mêmes et de manière plus agréable ! Nos connaissances provenaient donc moins de la théorie, que d'expériences pratiques.

Cette bande du *Capitol* est devenue ensuite la première communauté Pop-Rock.

L'hiver 1967 a été si froid que nous nous retrouvions quelques mètres plus loin, dans l'église voisine, la *Thomaskirche*, où nous avions à peu près l'air de tarentules sur une tarte à la crème. Le pasteur qui ne savait pas comment se débarrasser de nous, et comprenait sûrement aussi un peu notre situation, nous a promis de nous trouver un endroit. C'est ainsi que s'est créée cette première et étrange communauté de jeunes, qui en fait

n'en était pas une, puisque nous n'étions pas chrétiens. Nous avons dû ensuite bouger vers l'église *Bethanien* à Schleussig, car la *Thomaskirche* a commencé à faire des difficultés pour nous accueillir. Elle était trop centrale, trop visible comme point de rendez-vous pour des gens comme nous, c'était sans doute trop dangereux pour l'Eglise de RDA.

A ce moment là, nous n'étions plus la bande du *Capitol* d'une cinquantaine de personnes, mais un grand groupe de 150-200 jeunes. Le rendez-vous a circulé plutôt vite, et des gens sont aussi venus de l'extérieur. A partir de là, Leipzig a pris une toute autre tournure, et ça été le premier espace semi-ouvert où nous pouvions nous retrouver et discuter de nos problèmes. Nous parlions très ouvertement de tout ce qui nous agissait, du Printemps de Prague, de l'APO², de la révolution sexuelle, de la Stasi, des fuites vers l'Ouest, de l'homosexualité, du fait de pouvoir ou pas changer le système, etc. Ça a fonctionné comme ça deux ou trois ans. Et bien sûr, non sans représailles comme des interrogatoires, des détentions ou autres. C'était justement trop « public ».

J'ai aussi été convoquée. La première fois, ça s'est fait officiellement à travers l'*Office de la Jeunesse*. Les gens face auxquels j'étais assise n'en faisaient manifestement pas partie. L'accusation était *Célébration d'orgies* dans l'église... Malgré les cris et les menaces, je n'ai pas pu contrôler complètement mon rire – des orgies ! Nous avons bien d'autres choses en tête que de nous vautrer derrière le choeur.

Je me souviens particulièrement bien de l'occupation de l'église de l'université, avant qu'elle ne soit détruite. C'étaient aussi des gens de la « communauté » de *Bethanien*. Certains d'entre nous ont été arrêtés et condamnés, à l'époque. Du reste, au cours des années suivantes, il y a eu plusieurs groupes et

cercles d'amis indépendants les uns des autres qui faisaient tous quelque chose à leur manière. La plupart du temps, il s'agissait de cercles de discussion, qui réalisaient aussi de petites actions.

Plusieurs de nos amis étaient à l'armée au moment du Printemps de Prague, en 1968. L'un d'entre eux a dû participer à l'invasion de la Tchécoslovaquie, et s'est noyé dans un char en traversant un fleuve. C'est aussi pour cela que ces événements nous étaient proches. Nous avons fait des tracts : « *Contre la participation à l'armée* ».

Le tract nous a coûté des nuits de travail et des journées de réflexion, pour imaginer comment le diffuser largement sans nous faire prendre. Nous les avons ensuite tapés à la machine cinq par cinq, et illustrés un par un. Ensuite, nous nous sommes mis d'accord pour les lancer des toits, et nous avons cherché dans le centre-ville les maisons appropriées, avec des sorties par derrière faciles d'accès. Nous avons repris cette idée des mémoires sur la *Rose Blanche*. Alors que nous avions enfin trouvé un bâtiment adéquat, le père du mec chez qui nous avions faits les tracts les a trouvés et les a immédiatement brûlés. « *Vous êtes fous !* » nous a-t-il engueulés, car la réalisation, la reproduction et la diffusion de textes politiques aurait pu lui valoir, à lui aussi, un peu de détention.

Nous n'avons pas abordé le thème du service militaire juste parce qu'un de nos potes y avait perdu la vie. On pouvait difficilement y échapper. Nous savions que les témoins de Jéhovah allaient tous en taule, nous connaissions l'existence de Schwedt, cette prison militaire bestiale, et ça nous faisait peur. Mis à part les certificats médicaux pour tenter d'esquiver l'enrôlement, il n'y avait aucune possibilité de ne pas aller à l'armée. Cela fait partie des raisons pour lesquelles certains de notre groupe ont fui à l'Ouest. Grâce au groupe de Pop-

Rock, et par l'intermédiaire du curé, d'autres ont aussi eu la possibilité de rentrer comme *Bausoldaten* ³. Beaucoup, 15-16, se sont faits baptiser pour cela, juste pour pouvoir être *Bausoldaten*. Ça faisait partie des trucs sur lesquels la Sûreté d'Etat vomissait.

La Stasi était pour tout le monde une grande nébuleuse. Des gens de la K ⁴, de l'*Office de la Jeunesse*, venaient et ne se présentaient pas, du moins au début, comme étant de la Stasi. On te convoquait, et là, il y avait des types dont tu remarquais le genre différent. Ou bien on t'interrogeait en taule, et tu ne savais pas qui tu avais en face de toi. Bien sûr, tu captais ensuite comment ils se répartissaient psychologiquement les rôles, qui faisait le gentil, qui le méchant, et puis celui qui ne dit jamais rien, tous ces petits jeux de merde. Nous avons été arrêtés x fois, et interrogés x fois. Mais ça ne rendait pas les choses moins dangereuses et, malgré tout, ou peut-être à cause de ça, tu éprouvais une trouille terrible. Au cours des premières années, je ne me rappelle pas que ces types se soient une seule fois présentés avec un document du Ministère de la Sûreté de l'Etat.

En 1969 a eu lieu à Leipzig la première grande vague de sorties du pays, ou plutôt la première vague de fuites. Cela a aussi concerné des personnes de notre mouvance, qui ne supportaient plus de rester. Il n'y avait pas que des gens de Leipzig, mais aussi beaucoup de Berlin, et d'autres villes de RDA.

Nous avons l'un des premiers squats à l'est de Leipzig, dans le quartier le plus pourri, à l'angle des rues Thälmannstrasse et Konradstrasse. Là, des apparts étaient occupés discrètement, car en général plus personne n'habitait dans ces maisons qui tombaient en ruine. Ensuite, d'autres sont venus s'installer. Bien sûr, ça s'est remarqué très vite, et les perquisitions régu-

lières ont commencé, tout comme les convocations chez les flics.

Dans mon petit appart, pour lequel j'avais même un contrat de location, nous avons eu droit à trois perquis' d'un romantisme brutal. Cela s'accompagnait souvent de 24 heures de garde-à-vue. A l'époque, ils ont très vite tenté une fois de plus de briser ce petit milieu. Un tas d'autres gens intéressants vivaient aussi là. Les artistes, et presque tous les musiciens et musiciennes de Leipzig habitaient dans ce quartier. Et il y avait encore plein de vieux. En général, il régnait une bonne ambiance entre tous. A Leipzig, plusieurs groupes avaient créé des cercles clandestins pour lire des livres ou discuter ensemble. Cela allait du manifeste du parti communiste aux philosophes classiques, et aux livres interdits qui ne paraissaient qu'à l'Ouest. Nous avions des contacts avec le cercle de Iéna, avec Berlin, et avec des gens d'autres villes. Les premiers cercles de littérature dont je me souviens étaient à Eisenach. On se retrouvait souvent là-bas avec les copains, en 1967/68. Nous organisions des fêtes, nous échangeions des bouquins, et pendant tout un temps nous avons préparé et mené très sérieusement des soirées de discussions. Une fois, j'ai parlé du « rôle de *Gottfried Benn* durant la période nazie ». Un exemple parmi d'autres.

Nous avons ensuite fait la même chose à Leipzig quelques années plus tard, quand ils avaient déjà détruit tout l'est de la ville. Au milieu des années 70, toutes les vieilles maisons ont été abattues en masse. Quelques personnes ont emménagé dans la Sternwartenstrasse, des amis et moi habitions près de là. La « Stewa » était majoritairement squattée. Quelques-uns, qu'ils n'avaient pas pu virer, y avaient encore des contrats de location légaux, et peu à peu toujours plus de monde est venu s'installer. Dans notre cercle, nous avons travaillé six mois sur « *Avoir ou Etre* » d'Erich Fromm [1976]. A l'époque, ça

a été le livre le plus important, surtout comme base intellectuelle (mais aussi émotionnelle) de tout ce mouvement hippie, comme théorie d'une manière de vivre que nous voulions expérimenter.

« 1984 » d'Orwell est rentré en fraude en cinq exemplaires, pas seulement pour Leipzig, et en moins de six mois, nous l'avions tous lu. Ce « 1984 » ne nous a alors pas paru si exagéré, car c'était presque une description de la réalité en RDA. Cela nous semblait bien réel, horrible, mais pas si éloigné de ce que nous vivions.

Nous nous sommes aussi constamment procuré, avec un certain retard, des publications de l'Ouest. Cela se passait ainsi : un *Spiegel* arrivait à Iéna, des semaines et jusqu'à des mois après sa parution, mais c'était déjà ça. Deux semaines après, il était envoyé à Eisenach, jusqu'à ce que quelqu'un l'apporte à Leipzig. A la fin, tu avais dans les mains un *Spiegel* complètement en lambeaux, qui finissait sa route à Rostock. A la fin des années 60, nous étions très préoccupés par le fascisme, par l'holocauste, et comment tout ça avait pu arriver. Nous avons la sensation permanente que nous nous trouvions dans une situation similaire. Bien sûr, on n'exterminait pas, mais le climat de peur et de propagande grossière nous semblait comparable. Et en même temps, tu avais le sentiment que, bordel de merde, quelqu'un devait rester ici pour réaliser le socialisme, pour réaliser ce rêve, et qui d'autre que nous pouvait le faire ? Nous voulions rester.

Si je devais décrire le pire pour moi dans ce système, c'est que cette utopie avec laquelle j'ai grandi, a été discréditée pour les 20-30 prochaines années par ces types qui ont agité leurs grands drapeaux rouges, et que la chance d'une organisation sociale plus humaine a été gâchée pour longtemps. Et pas seulement dans ce pays.

Nous vivions de manière extrêmement politique. C'est sûr, nous vivions autrement, cela ne correspondait donc pas à l'image de l'homme socialiste.

Les squats représentaient quelque chose d'indicible dans les années 60-70. Nous écoutions de la musique qui n'avait rien à voir avec l'*Oktoberclub*⁵, nous lisions des livres interdits, nous discutions de choses indésirables, et nous essayions d'attirer d'autres jeunes pour être plus nombreux. Et nous nous retrouvions dans le rapport que peuvent entretenir des parents autoritaires et sadiques avec leurs enfants récalcitrants. D'ailleurs, une série d'affiches pour un quelconque anniversaire de la République résume mieux que tout le rapport de l'Etat à ses sujets : au dessus de photos de travailleurs, de blouses blanches, de paysans, d'enfants, etc. était écrit : « *NOUS – Enfants de la République* ».

Et dans cette tension, notre vie était naturellement toujours politique, même si elle n'avait que peu à voir avec ce qu'on appelle aujourd'hui « l'opposition politique ».

En 1968, nous avions entre 16 et 25 ans, et nous avions un tas de gens intelligents parmi nous. Je ne pourrais plus dire aujourd'hui si ne pas aller travailler relevait du culte, ou si c'était tout simplement un moyen d'échapper aux travaux abrutissant qui nous étaient destinés, vu que 90% d'entre nous s'étaient déjà tellement fait remarquer dans le mauvais sens du terme, que nous ne pouvions pas espérer une place d'étudiant ou un poste quelque peu satisfaisant. Par exemple, j'ai bossé comme serveuse dans un bar, tartiné des sandwiches en cuisine, et même fait des gardes en psychiatrie. Un autre taffait chez un marchand de charbon. Nous faisons tous des petits boulots, pas par plaisir, mais parce que la Stasi lançait volontiers des enquêtes pour « *comportement asocial* », afin d'enfermer les indésirables pour quelques années.

Quand nous remarquions qu'ils recommençaient à s'intéresser à nous, qu'ils nous convoquaient à nouveau, et que ça devenait chaud, nous cherchions vite fait un job. On trouvait toujours un boulot en RDA, quelque chose d'indiciblement chiant. Et la procédure se voyait ainsi momentanément mise au placard.

Nous nous sommes donc baladés de taf en taf, tout en essayant naturellement d'échapper le plus possible à cette triste obligation.

Au milieu des années 70, nous avons entendu dire qu'on pouvait très bien s'en sortir en fabricant des babioles, des vestes et pantalons cousus main, tout ce genre d'articles qu'on ne pouvait pas se procurer sur le marché légal. A partir de ce moment-là, ça a super bien marché pour nous, tout au moins financièrement.

Mais à vrai dire, ce n'était pas une question d'argent. Il n'avait pas le même rôle qu'aujourd'hui. De toute manière, il y avait toujours dans les squats une ou deux personnes qui devaient aller bosser, selon la surveillance.

Nous vivions à huit dans notre maison, et deux travaillaient. Nous mettions tout l'argent que nous possédions dans une caisse commune. Sinon, il y avait la petite délinquance habituelle. Voler des vivres dans les supermarchés a toujours très bien marché. On ne nous a pas choppés une seule fois. Nous avons tous chouré comme des corbeaux, nous prenions des trucs parce que nous pensions que cette maudite société nous devait bien quelque chose, pas parce que nous n'avions pas les moyens de les acheter. D'ailleurs, tout était ridiculement bon marché. Nous nous en sortions vraiment bien, parce que nous étions aussi relativement modestes et pleins d'imagination. Le montant du loyer était de 22,70 marks, ce qui faisait très peu, partagé en trois. Les autres habitantEs ne payaient

rien, et la société HLM n'est même pas parvenue à installer les compteurs électriques chez nous. Comme celui des parties communes est tombé en panne, nous en sommes restés à 20 marks par mois pour les trois personnes habitant légalement. Ils n'ont rien remarqué pendant cinq ans, tellement tout était à l'arrache. De toute façon, si les compteurs avaient fonctionné, nous aurions fait des dérivations.

Le pire, c'était la permanence de cette peur latente, peur des perquisitions, des arrestations, des balances, des interrogatoires... Cette peur ne disparaissait jamais totalement.

Lors des perquis', ils cherchaient logiquement du matériel politique, mais il s'agissait surtout pour eux d'exploser le moindre milieu. Ainsi, dix jeunes qui vivaient ensemble dans deux maisons de la même rue étaient si suspects à leurs yeux, même s'ils payaient le loyer, qu'il leur fallait défoncer les portes n'importe quel jour de la semaine à 6h du matin, et embarquer tout le monde dans leurs fourgons. On zonait alors dans un commissariat quelconque, jusqu'à ce qu'ils nous relâchent les uns après les autres. Personne ne t'expliquait ce qui se passait. Ça se produisait assez souvent.

Une fois, les mecs qui ont pété les deux portes de chez nous en pleine nuit ont prétendu qu'on les avait avertis d'un cambriolage. J'ai dit : « *Non, il n'y a pas eu de cambriolage ici, ces personnes sont mes invités.* » Mais les mecs ont à tout prix voulu perquisitionner l'appart'. Normalement, comme il était à mon nom, j'aurais dû être la seule à les accompagner au commissariat. Mais les flics ont affirmé que puisque je ne savais pas qui des sept autres personnes était le cambrioleur, elles devaient toutes venir. Alors tu penses : « *je suis en train de devenir dingue ? Ils sont complètement barrés ou quoi ?* » Mais ce comportement à la fois insaisissable et fort compréhensible était volontaire. Ils nous ont donc tous embarqués. Nous sommes

sortis petit à petit, le premier cinq heures après, le dernier six heures après. Ensuite on s'est retrouvés là, dégoûtés, et les portes une fois de plus complètement défoncées. C'était une répression constante, une dure répression, humiliante et dégradante. Ils voulaient se débarrasser de nous, de n'importe quelle manière. Mais je vivais ici, j'étais ici chez moi, j'étais née ici...

Après cet incident, nous en avons vraiment eu ras-le-bol, et nous avons décidé le jour même de harceler le commissariat avec une plainte. Dans un premier temps, ils nous ont virés, et nous avons alors vraiment pétié les plombs. Nous avons marché sur le maudit Ministère de l'Intérieur (MfS ⁶) pour rentrer par la porte principale. Après une première réaction de panique de quelques personnes là-bas – elles n'avaient vraisemblablement jamais vu une chose pareille –, ils nous renvoyé vers le commissariat, et après plusieurs déclarations de chacun d'entre nous, nous avons même fini par obtenir un mot d'excuse lapidaire.

Bien sûr, on peut l'encadrer ou se torcher avec, mais ce faisant nous avons réussi à nous imposer, et nous étions très fiers de nous. A partir de ce jour, nous avons parfois déposé d'autres plaintes de ce genre, avec des résultats souvent aléatoires, mais les emmerder contribuait à remonter un peu le moral.

L'ensemble de la mouvance underground et plus ou moins politique était en contact à travers toute la RDA, de Rostock au Fichtelgebirge. Fin des années 60/début des années 70, de petits groupes existaient et se retrouvaient dans chaque ville. Il y avait partout quelques squats, toujours très fréquentés. Tout passait par des liens personnels. Quand un groupe jouait quelque part, on rencontrait des centaines de personnes qui s'acharnaient à parcourir de longs trajets en stop. Et quand on

croisait quelqu'un en chemin, il suffisait d'échanger quelques phrases pour être sûr de tomber sur des connaissances communes. A un moment, du temps de Biermann, un cercle d'artistes et d'intellectuels s'est aussi développé, dont nous ignorions totalement l'existence. Il existait probablement dans tous les milieux de tels réseaux parallèles de gens qui ne faisaient pas ce qu'on attendait d'eux.

Les premiers squatteurs ont peu à peu presque disparu : partis à l'Ouest, mariés, rangés. En 1975, j'étais quasiment la seule à rester de la première génération, avec quelques musiciens. Des jeunes de 16-17 ans prenaient le relais. La mouvance se renouvelait de cette manière tous les 5-6 ans.

J'ai aussi été incarcérée, prétendument pour « *complicité et préparation de passage* » à l'Ouest en 17 occasions. Je ne sais pas comment ils sont arrivés à un seul de ces cas. Finalement, ils m'ont aussi accusée de préparer ma propre fuite à l'Ouest, car je me suis faite arrêter à Berlin. Le fait même de séjourner à Berlin était un motif suffisant pour me soupçonner de vouloir partir. Ils m'ont laissée sortir fin novembre, parce que j'ai fait une fausse couche au huitième mois. J'ai failli en crever, et je me suis réveillée dans une clinique gynécologique.

Ensuite, j'ai signé sans réfléchir que les conditions de détention n'étaient pas la cause de la fausse couche. J'aurais signé presque n'importe quoi pour qu'ils me relâchent et abandonnent les poursuites. Je m'en suis ainsi tirée avec sept mois de préventive. Les autres ont été condamnés à des peines de deux/trois ans de prison.

Tu ne pouvais juste pas faire tes trucs et passer inaperçue. Nous vivions en faisant ce qui nous faisait peur. Tu essayais de ne pas te faire remarquer, de ne pas provoquer, et pour-

tant tu ne pouvais pas t'en empêcher, sinon il ne serait resté que le conformisme et le désespoir. Nous serions devenus fous. Tout était si triste et sans perspective. Ils prenaient un tas de gens pour les expulser à l'Ouest, les foutre en taule, ou les contraindre à renoncer et à s'adapter. Lors des grands événements comme les rencontres de printemps de la FDJ ⁷ ou les festivals mondiaux ⁸, ils arrêtaient toujours quelques-uns d'entre nous préventivement. Nous étions presque tous sous PM12 ⁹, cet ersatz de carte d'identité qui te privait de toute une série de droits formels. A ces moments-là, nous recevions en plus des interdictions de territoire, ou d'autres mesures du même style. On voulait à tout prix nous éloigner de l'espace public.

Quand le camarade Fidel Castro est passé par Leipzig avec sa super parka, ils nous ont collé une assignation à domicile. Celles et ceux qui pouvaient sont allés voir et auraient volontiers pris l'avion avec Fidel. Peut-être juste à cause de sa vieille parka.

Deux semaines avant le festival mondial de 1973 à Berlin, nous avons été convoqués, et ceux qui n'étaient pas joignables ont reçu des visites domiciliaires, pour nous expliquer clairement que « *si nous vous chopons à Berlin, vous passerez les mois suivants en taule. Et de toute façon, vous n'arriverez jamais jusqu'à Berlin.* ». Je suis exprès partie en stop deux jours avant, mais leur tactique d'intimidation agissait si puissamment, que je me suis vraiment pris la tête et que, jusqu'à mon arrivée, je m'attendais à me faire arrêter.

Nous nous étions tous donné rendez-vous à Berlin, toute la mouvance. D'une part, on ne voyait jamais autant de jeunes d'un seul coup, et ensuite, c'était l'occasion de revoir celles et ceux qu'on connaissait déjà. Bien sûr, la fascination de l'inter-

dit jouait aussi. Quand on arrivait malgré les obstacles, on se sentait comme des héros.

Par ailleurs, ces festivals mondiaux offraient une chance unique de rencontrer des gens d'autres pays. A vrai dire, c'était le plus important. Au cours de ces journées, remontés comme des pendules, nous avons sillonné les alentours, pris des contacts et échangé des adresses.

Ensuite, nous sommes tombés sur les gens de la *Junge Union*. Ils voulaient nous expliquer la RDA, même s'ils ne la connaissaient pas et y mettaient les pieds pour la première fois. Le Président des jeunes démocrates-chrétiens de l'époque s'appelait Rollmann, et c'était un abruti hors-normes. Ces misérables prétendaient m'expliquer de quelles mesures répressives souffrait la population de RDA. Ces ordures, avec leurs lunettes argentées et leurs vestons, déjà de vrais yuppies – encore plus suffisants que leurs pères –, venaient de l'autre côté pour nous expliquer à quel point nous vivions mal ici. Là, j'ai me suis pour la première fois sentie en devoir de prendre la défense de la RDA, indépendamment de ce que j'en savais et en pensais. Des semaines et des mois plus tard, je ruminais encore là-dessus et je n'étais pas la seule, tout mon groupe se demandait comment nous en étions arrivés là. Mais, d'un point de vue émotionnel, nous ne pouvions pas faire autrement.

En 1989, lorsque ces types ont de nouveau débarqué pour nous expliquer 40 ans de RDA, nous avons senti monter la même rage qu'en cette semaine de 1973. D'ailleurs, nous avons chassé le Rollmann tout au long de ces journées – partout où il apparaissait –, nous lui avons piqué ses tracts et les avons réduits en confettis...

Extrait du récit de Ilona
(née en 1950)

1. Chanson nazie des SA.
2. Opposition extra-parlementaire d'Allemagne de l'Ouest.
3. Les *Bausoldaten* effectuaient leur service dans des unités non armées, mais participaient à la construction d'ouvrages militaires et restaient soumis à la hiérarchie de l'armée.
4. Police criminelle (section K).
5. Le mouvement des *Hootenany* était un mouvement musical fortement inspiré du *folk song* américain, qui apparut spontanément en RDA dans les années 1966-67. Peu à peu récupérés par le pouvoir, les clubs *Hootenany* furent rebaptisés *Oktober Klub* dans les années soixante-dix.
6. Ministère de la Sûreté de l'Etat.
7. Festivals culturels de la *Freie Deutsche Jugend*, organisation de jeunesse du SED (Parti communiste est-allemand).
8. Semaine internationale de festivals des organisations de jeunesse des pays du bloc socialiste. Le premier s'est tenu à Prague en 1947. Berlin-est a pour sa part accueilli ce 3e *Festival mondial de la jeunesse et des étudiants* en 1951, puis le 10e en 1973.
9. Document d'identité provisoire remplaçant la carte classique, limitant de fait les déplacements, et désignant directement son détenteur comme suspect.

LE MENEUR

Tout a commencé par les vieux. Ils fréquentaient tous des concerts de blues. A cette époque [mi-70], le punk n'existait pas encore. Ensuite, ils ont vieilli, ont cessé d'aller aux concerts, pour traîner dans les bars, et se sont résignés.

Avoir les cheveux longs était déjà à l'époque une forme d'opposition. C'était suffisant en soi, c'est la raison pour laquelle ils coupaient les cheveux aux gens. Avant nous, ça se produisait déjà. Tu n'avais pas le droit d'aller à l'école avec des cheveux longs, c'était une forme d'opposition que l'on exprimait plus individuellement. Par la suite, nous n'avons plus utilisé ce moyen, nous n'avons plus laissé pousser nos cheveux de manière si provocante, parce que beaucoup de gens le faisaient déjà. Il y avait d'autres façons de faire quelque chose. On s'est plus tournés vers l'extérieur, la vie publique.

Cependant, nous n'avions pas grand chose à voir avec le reste de la RDA. Bien sûr, nous connaissions beaucoup de monde, mais notre environnement, c'était Leipzig. Ailleurs, il ne se passait pas grand chose, ou essentiellement entre universitaires, avec Biermann [chanteur contestataire qui sera expulsé en 1976] et compagnie. C'était à un autre niveau, à mille lieues de nous, pour ainsi dire. A l'époque, certaines choses passaient également par l'Eglise, avec Bettina Wegner [chanteuse lyrique interdite de scène à partir de 1968, et qui s'installera à l'Ouest

en 1983] et autres, mais nous refusions d'être liés à ces gens-là. Au début des années 80, Leipzig était un bastion pour ceux qui ne voulaient rien avoir à faire avec la classe dirigeante. Le milieu de Leipzig s'est agrandi, et la Stasi n'a absolument plus rien compris. Ils étaient complètement surmenés, parce qu'il y avait trop de gens. Dans les meilleurs moments, nous pouvions nous retrouver jusqu'à une centaine de personnes. Avant qu'il ne ferme vers 1980, le *Moderna*, un bar sur la Sachsenplatz avec une petite scène, était notre principal lieu de rendez-vous. Il offrait tout simplement l'avantage d'être très central et immense, mais je n'y allais pas souvent, car nous n'avions pas grand chose en commun avec les vieux hippies. Nous avons donc monté notre propre projet et squatté une maison à partir de laquelle tout s'est passé.

Création d'un nouveau milieu

Je suis entré dans le milieu par le blues. Il y avait souvent des concerts de ce genre avec des groupes de RDA. Une autre occasion de rencontre étaient les Jubilés de quelque ville que ce soit, avec de grandes manifestations publiques, de la bière et de la musique live. Ces fêtes étaient bien sûr l'occasion de foutre le bordel.

Celle des mille ans d'Altenbourg en 1974 a été très importante pour beaucoup. C'était encore au temps du *Moderna*. Pour ce Jubilé, une vraie grosse fête a été organisée, avec des milliers de personnes. Des jeunes sont venus de partout, notamment parce que de nombreux groupes comptaient y jouer.

Il y a eu d'énormes émeutes et une baston générale s'est engagée contre les flics, même s'il n'a jamais été clair si elle n'avait pas été déclenchée par la Stasi. Beaucoup de gens se sont fait arrê-

ter, mais il ne s'agissait là de rien que de très banal. En réalité, quelqu'un avait sorti un drapeau allemand (de l'Ouest), puis les flics se sont interposés. Plus personne ne savait de quoi il en retournait, et à la fin ça s'est de toute façon transformé en bataille rangée contre la Stasi et les keufs.

Dès lors, Altenbourg a été l'événement dont les gens ont parlé entre eux, et à partir duquel ils se sont rapprochés. Les Jubilés qui avaient toujours lieu à droite à gauche sont devenus de vrais rendez-vous auxquels tout le monde se rendait. On se filait des rencarts qui tournaient à l'occasion de concerts ou de fêtes. Mais ces événements culturels n'étaient en fait que des prétextes pour se rencontrer. La plupart du temps, ça en restait à ce stade, beaucoup de gens se contentaient de se bourrer la gueule, ce qui a toujours été un défaut du milieu. Pourtant, il était aussi possible de rencontrer des personnes qui n'étaient pas si accros, et avec lesquelles on pourrait faire des choses.

Le fait de bouger s'est ensuite généralisé et s'est aussi transposé dans nos propres villes. A Leipzig, nous avons même organisé un petit rassemblement et invité quelques groupes, afin de ne pas toujours utiliser les rails étatiques et de ne pas dépendre des Jubilés. Ces rencontres décentralisées étaient bien sûr moins imposantes : on ne se retrouvait plus uniquement à cause de groupes de musique quelconques, mais surtout pour organiser d'autres trucs ensemble.

Au milieu des années 70, la mouvance de Leipzig s'est développée à partir de ces fêtes de villes. Tout passait par le *Moderna* et par les personnes plus âgées, qui avaient déjà 30 ans passés. S'écartant de la ligne officielle, certains directeurs de clubs proches du milieu ont aussi organisé quelques concerts : le *Jörgen Schmidtchen* à Schönefeld, le *Jäger* à Leutzsch et la *Haus Leipzig*, même si cette dernière est à nouveau rentrée dans le

rang par la suite. Il y avait aussi sporadiquement des événements à Taucha, et puis les discothèques, comme celle de Günthersdorf, où nous allions toujours. C'est dans tous ces lieux que s'est retrouvée la nouvelle génération, c'est véritablement là que nous avons fait connaissance.

Un changement s'est finalement produit à Leipzig : on a commencé à voir apparaître des gens plus jeunes, moins dépendants du milieu du *Moderna*, et plus liés entre eux. Ils ne se contentaient pas de rester assis au bar, mais essayaient plus ou moins de créer quelque chose par eux-mêmes. Nous voulions rendre cette ville un peu plus intéressante et ne plus être obligés de nous traîner à ces manifestations organisées par la FDJ [*Freie Deutsche Jugend* – organisation de jeunesse du Parti]. A un moment, ça a marché.

Premières initiatives

Au début, nous n'étions qu'un petit groupe d'une quinzaine de personnes. Nous nous retrouvions une fois par semaine pour réfléchir à ce que nous pourrions faire. La plupart du temps, nous organisions des actions *fun*, juste pour faire chier les mecs de la Stasi. Personne d'entre nous n'avait déposé de demande de sortie du pays [ce qui signifiait une surveillance de la Stasi et un moyen de chantage].

Une fois, nous avons acheté de la craie, puis nous l'avons distribuée sur la Sachsenplatz. Les passants pouvaient écrire ou dessiner ce qu'ils voulaient. C'était vers 1980 [l'auteur vient d'avoir 18 ans]. On n'aurait jamais imaginé que cela prenne de telles proportions, et que la place serait immédiatement remplie. Pourtant c'est ce qui s'est finalement passé. Tous ont vu qu'on commençait à écrire sur cette place centrale, ceux du *Moderna* aussi, et tout le monde s'y est mis.

Il n'y avait aucun flic présent, parce qu'ils ont été complètement surpris. Jusqu'au soir, il ne s'est rien passé, puis il y a eu une centaine d'arrestations. La Stasi a tout photographié, arrêté tous ceux dont elle avait les noms. Ils sont allés les chercher chez eux, et même en discothèque !

On a tous atterris dans la Harkortstrasse [immeubles de la Stasi et de la police criminelle], où tout un étage était réservé à ce genre de choses. Tout le milieu était là-bas, dans les cellules, en attente dans les couloirs, et tous ont eu de ce fait encore plus de liens ensemble. Chacun a été condamné à quelque chose, une amende de 100 Marks ou autre. J'ai dû en raquer 160, parce que c'est moi qui avais acheté la craie. Normalement, on aurait dû finir en taule pour une histoire pareille, parce que sur la Sachsenplatz, il y avait des écrits très durs contre le régime. Personnellement, je pense que j'ai bénéficié d'une sorte de protection parce que ma mère travaillait comme secrétaire au Parti. Elle connaissait donc tous les bonzes du MfS [*Ministerium für Staatssicherheit*, ministère de l'Intérieur] grâce à leurs réunions. C'est ce qui m'a toujours donné une liberté plus relative et la possibilité de faire plein de trucs. Cela n'a duré que le temps où ma mère était au Parti. Lorsqu'elle l'a quitté, j'ai aussi fini en taule.

Dans cette affaire, on s'en est simplement sorti avec des amendes et des avertissements. Par la suite, nous avons toujours fait très attention à ce que personne ne tombe par imprudence au cours de telles actions.

Opposition ouverte et répression

De plus en plus de monde se voyait régulièrement, il s'agissait d'un cercle d'une centaine de personnes. Nous nous retrouvions un jour fixe par semaine dans un coin du parc Clara

Zetkin. Ces rencontres n'étaient possibles qu'à l'air libre, car personne ne connaissait d'endroit où aller. On ne pouvait pas le faire dans les clubs [sortes de Maisons de la Jeunesse], car il fallait s'inscrire et nous ne voulions rien annoncer. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons plus tard cherché un squat. Lors de ces rencontres, nous avons toujours un thème précis. Parfois c'était la lecture d'un livre, une autre fois un jeu tout simple, chaque fois une activité différente, et ça a duré vraiment longtemps comme cela. Tout le monde pouvait passer, et c'est ainsi que toujours plus de personnes nous ont rejoints. A partir de ce cercle, nous avons ensuite organisé des manifestations sauvages, comme par exemple contre l'installation de missiles nucléaires. A notre avis, si l'Ouest devait y renoncer [comme le demandait le régime], l'Est devait en faire de même. Nous luttons non seulement contre ces missiles, mais aussi contre l'ensemble de la militarisation à l'Est.

Evidemment, la manifestation est partie en vrille. Nous avons fait une réunion préalable dans la cour intérieure de la fac de Vorfeld. Sur les huit personnes présentes, un informateur s'était glissé parmi nous. Tout a foiré, et quelques-uns ont été arrêtés. Sur la Sachsenplatz, ils ont brutalement bouclé les rues, et nous ont encerclés avec leurs boucliers. A cause du thème [de grandes manifs avaient lieu en Allemagne de l'Ouest contre l'installation des missiles Pershing de l'OTAN], ils ne pouvaient pas faire grand chose contre nous. Ils nous ont donc laissés partir en nous avertissant que c'était la dernière fois. Nous avons bien sûr continué, en nous greffant aux manifestations officielles du centre-ville, comme les défilés du carnaval. Près de deux cent personnes de chez nous y participaient chaque année ; il s'agissait plutôt de parades de fous où nous ridiculisions ces connards de la Stasi. A chaque fois, nous changions de thème, en parodiant l'armée ou d'autres institutions.

Par la suite, nous avons aussi imprimé des tracts clandestins, distribués dans le parc Clara Zetkin ou glissés dans les boîtes aux lettres. Ils ont fait des petits : ces tracts furent comme les précurseurs de ceux qui ont fleuri sur la colonne Morris qu'on a installé un jour en 1989 sur la Karl-Marx Platz, devant la *Gewandhaus*. Il s'agissait de petits bouts de papier tirés à environ mille exemplaires, sur lesquels se trouvaient des rendez-vous et des infos sur les trucs que nous avions faits. Un millier était pour nous un nombre énorme à l'époque, parce qu'il n'existait pas de magasins de photocopies, ou quelque chose du genre. Tout était fait de façon assez conspiratrice : nous connaissions un imprimeur, nous lui avons donné les textes, il imprimait les tracts quelque part et me les repassait. Nous ne tenions pas du tout à savoir où et comment il réalisait cette tâche. Tout fonctionnait bien, jusqu'à notre appel à une nouvelle manifestation. Cette fois, la Stasi a ciblé des personnes précises. Ils se sont plantés, en proposant au seul d'entre nous qui avait fait une demande de sortie de le faire passer de l'autre côté du Mur s'il racontait tout. Malheureusement pour eux, il a fermé sa gueule.

Pendant des années, nous nous sommes retrouvés régulièrement pour réfléchir ensemble à ce qui ne nous convenait pas, et sur quoi faire contre ce régime. Nous ne sommes plus allés à ces concerts comme auparavant, ceux auxquels se rendaient les vieux hippies, nous avons préféré organiser nos propres initiatives. Nous ne nous sommes pas identifiés à ces hippies, pas vraiment ! Ils avaient assez détruit leur raison à coups de bitures. A l'Est, c'était assez courant que beaucoup cherchent leur salut au troquet. Ça a vraiment rendu pas mal de gens fous. Puis notre groupe a commencé à devenir de plus en plus connu, des gens se faisaient arrêter sans cesse, et il est devenu évident que la prison nous pendait au nez. Les grandes réu-

nions ont donc cessé, les activités n'avaient plus lieu de manière si centrale et se déplaçaient petit à petit dans les quartiers. L'avantage était que tout n'était plus si anonyme, que les individus se connaissaient mieux entre eux. Ces cercles sont devenus très fermés, car il régnait une peur terrible des infiltrés. C'est aussi ce qu'ils recherchaient, que nous nous éclations ainsi en plusieurs groupuscules.

L'histoire du squat

L'histoire de notre squat est donc assez simple. A l'époque, c'était vraiment dingue dans le quartier-est de Leipzig. Tout ce quartier était pourri, et beaucoup de maisons étaient vides. Comme la plupart d'entre nous n'avait pas d'appartement, nous avons pris une maison que nous avons aménagée de bric et de broc. Nous y sommes presque restés deux années, au début clandestinement, et ensuite de façon plus ouverte. Dans notre rue, la Erich-Feld-Strasse, il y avait déjà de nombreux squats. Aucun n'avait de contrat de location.

Au début, lorsque tout se faisait discrètement, on ne les a pas dérangés. Ils pensaient qu'on se contentait simplement d'habiter là : il y avait pas mal d'appartements où les gens ne payaient pas de loyer et où ils vivaient sans qu'ils leur soient officiellement attribués. Les flics ne savaient pas non plus qui avait la permission ou pas, sauf lorsqu'un voisin te balançait à la KWV [*Kommunale Wohnungsverwaltung*, régie communale des habitations]. De toute façon, on ne pouvait normalement pas t'expulser sans t'attribuer un autre logement, c'est pour cela qu'il était si facile de squatter des maisons malgré le régime. Ils ne pouvaient pas te jeter à la rue, c'était impossible. En Allemagne de l'Est, il n'y avait officiellement pas de SDF, et ils ne tenaient pas à en avoir sur les bras.

Quand ils nous ont découverts, ils ne nous ont donc tout d'abord pas expulsés, aucunE d'entre nous n'ayant d'autre logement ; la pénurie leur rendait la tâche impossible s'ils avaient dû tous nous expulser/reloger. Ils nous ont alors mis la pression : l'un d'entre nous a dû retourner vivre chez ses parents à 25 ans, alors qu'il ne les fréquentait plus depuis des années. Un autre a dû retourner vivre chez sa femme alors qu'ils étaient divorcés. Les flics appelaient un camion, chargeaient toutes leurs affaires, puis les réexpédiaient à la dernière adresse connue. Lorsqu'ils nous expulsaient ainsi, nous retournions à chaque fois au squat. De guerre lasse, nous avons pu y rester un peu.

Ce qui nous distinguait des autres groupes, c'est que nous tenions à conserver les pratiques d'avant, et donc à ne pas nous séparer des autres : nous avons fait une sorte de travail ouvert, et tout le monde pouvait passer. Nous avons d'emblée réservé des pièces libres pour les mettre à la disposition d'activités. Tout le monde avait la possibilité d'organiser des choses dans la pièce commune. Il y avait par exemple des *Bhagwanjünger* [secte religieuse *New Age* venue d'Inde] dans la maison d'en face. Personne ne savait ce que c'était, et ils nous l'ont expliqué. Tout ce que nous ne connaissions pas nous intéressait, jusqu'à ce que nous réalisions de quoi il s'agissait. Nous avons aussi tourné un film en super 8. On avait réussi à se procurer une caméra et prévenu une foule de copains. L'idée était de faire un film ironique sur le quartier-est, et sur nos façons de vivre. Peu de temps après, il a été perdu suite à une perquisition. Nous l'avions tourné pour rien.

Une autre fois, nous avons accroché des banderoles sur la façade de notre maison lors du 1er Mai. A cette date, le journal d'Etat publiait les bonnes résolutions qu'il convenait de prendre, numérotées de une à cinquante. Nous avons alors affiché de façon

satirique des résolutions sur la baraque en ruine, comme «*Embellir nos villes et nos quartiers*». Les banderoles sont bien restées trois heures. Puis il y a eu une gigantesque bousculade, la police a bloqué la rue, et les pompiers ont décroché les banderoles. Nous avons tous/toutes été embarqués. Comme nous avons emporté avec nous le journal *Neues Deutschland*, nous avons simplement déclaré : «*qu'y pouvons-nous si cette baraque en ruine a l'air si naze ?*». Après cette action, les flics sont devenus de plus en plus violents, ils passaient presque tous les jours, raflant tout le monde, pétant tout. Nous avons fini par nous résoudre à abandonner le lieu. Les personnes qui vivaient ensemble se sont dispersées aux quatre coins de la ville. La séparation s'est faite toute seule, car il arrive toujours un temps où chacunE veut une chose différente. Mais ils n'ont jamais réussi à faire éclater le groupe. Aujourd'hui encore, je vois des personnes de cette époque.

L'armée

A 18 ans, après l'action de la Sachsenplatz, j'ai dû aller à l'armée. Ils m'ont envoyé au service, car cela leur permettait de m'éloigner pendant au moins un an et demi. Lorsque j'ai reçu mon ordre d'incorporation, je me suis enfui en Bulgarie où je suis resté trois mois. A mon retour, ils m'ont arrêté et confisqué le passeport, puis interdit de quitter le territoire. A la session suivante l'année d'après, j'ai dû y aller.

A vrai dire, je ne voulais pas aller chez les *Bausoldaten* [régiment de génie militaire réservé aux insoumis ou objecteurs] parce que je trouvais ça trop con. Ils m'ont affecté de force dans le bataillon 99, une unité punitive. Ils nous faisaient faire un travail en usine que plus personne n'effectuait. C'est ainsi que nous avons travaillé dans un boui-boui empoisonné à Leuna [pôle pétro-chimique de RDA]. Nous étions tous là pour des

motifs différents, chacun s'étant fait remarquer d'une façon ou d'une autre. Même les officiers avaient été mutés pour raisons disciplinaires !

A l'armée, j'avais également affaire à la Stasi. Ils ont voulu m'enfermer dans la taule militaire de Schwedt pour refus d'obéissance, désertion et tout le bataclan. Le plus stupide, c'est que lorsque tu sors de Schwedt, il te faut rattraper le temps perdu pour le service, et la merde recommence à zéro. On entre alors dans un cercle infernal. Connaissant cela avant le procès, j'ai simulé un suicide et me suis retrouvé à l'infirmerie. Mais pour les soldats et les subalternes, il n'existait pas d'infirmerie militaire, seuls les officiers y avaient droit. L'hôpital civil m'a foutu à la porte, parce que mon cas les mettait dans l'embarras. Au fond, j'avais visé juste, je suis sorti sans internement avec une sorte de certificat de fou qui allait m'éviter Schwedt. De retour dans mon unité, je n'ai plus rien fait d'autre que de rester assis ou de servir à table en attendant d'être démobilisé.

Quand je suis rentré, j'ai rejoint des amis dans un squat.

Partir ou rester

Au début, nous débordions plutôt d'énergie. Nous pensions pouvoir provoquer des choses, au minimum construire notre propre espace dans une partie de la ville.

Nous avons longtemps essayé d'agir avec la population, notamment lors d'actions ludiques. Mais à un moment, nous en avons eu ras-le-bol. Les gens étaient stupides. Il n'y avait plus rien à faire avec eux. C'était très frustrant, et c'est aussi une des raisons pour lesquelles tant de personnes voulaient se barrer. Ce n'était ni à cause des flics, ni à cause de toute cette violence d'Etat, mais à cause de cette population si résignée. Il était impossible de briser quoi que ce soit avec elle.

Nous avons vraiment essayé des années durant, mais ensuite ça a été de pire en pire avec cette ambiance de délation. Le simple fait de t'habiller autrement te faisait déjà remarquer, et tu étais estampillé.

Certaines personnes qui ont habité avec nous ont dit «*nous allons passer par la voie officielle*» et sont volontairement entrées au Parti pour y changer quelque chose. Elles voulaient se cogner la tête contre les murs jusqu'à ce que ça bouge, mais ça n'a pas marché.

Ce que nous n'avons jamais fait, c'est de créer consciemment des groupes clandestins. Nous étions solidaires les unEs des autres, mais nous ne voulions pas constituer de parti ou d'organisation de résistance. Nous n'avions pas l'intention de créer cela, même si certainEs y ont certainement pensé... On voit aujourd'hui ce qui est sorti de tous ces mouvements citoyens et de ces partis alternatifs.

J'avais 21 ans lorsqu'il y a eu ces occupations d'ambassades à Berlin-est, et les flics ont vraiment réussi à tout faire éclater [en 1983] : certainEs voulaient rester là, d'autres quitter le pays. Comme beaucoup de personnes sont parties, j'ai pris le train en marche, et j'ai finalement à mon tour déposé une demande de sortie.

J'avais aussi d'autres raisons. Privé de passeport, je devais rester dans une habitation précise où la Stasi passait en permanence, rentrant dans l'appartement à tout bout de champ sans aucun scrupule. Pourtant, je n'ai jamais rien fait uniquement pour me faire expulser de RDA.

Tant que ma mère était au Parti, je profitais d'une petite liberté. Quand ils l'ont jetée, ils m'ont précisé que si je ne changeais pas, c'était la prison qui m'attendait. Ils m'ont alors collé un an ferme pour un truc monté de toutes pièces, «*complicité de fuite*». Ils ont utilisé un agent à eux qui a prétendu vouloir s'enfuir. Il m'avait laissé des affaires qu'il ne pouvait pas emporter et là,

ils m'ont coincé pour complicité. D'autres personnes sont aussi tombées dans cette histoire. Bien sûr, on a jamais revu ce type. L'Ouest n'a jamais été pour nous ni une vitrine, ni une image idéale. Il y avait bien ces braillards qui étaient dans l'opposition juste à cause de la séparation en deux de l'Allemagne, mais cela n'existait pas chez nous.

Fin 1970/début 80, c'était l'époque des squats à Berlin-ouest. C'était remarquable pour nous, dans le sens où les contradictions qu'ils posaient dans la société bourgeoise étaient semblables aux nôtres. Ça nous semblait juste. A cette époque, les événements de là-bas nous servaient donc de base pour comparer.

Comme il se passait beaucoup de choses à Berlin-ouest, beaucoup de personnes y sont allées après avoir réussi à passer de l'autre côté. A Kreuzberg, il y avait des maisons entières pleines de gens de l'Est. Les gens avaient certes le mur derrière eux, mais ce qui se passait les touchait encore ; comme ils ne pouvaient rien y faire, ils se sont de plus en plus engagés à l'ouest.

La Stasi ne lâche pas l'affaire

Quand l'histoire avec la Stasi a commencé, j'avais 17 ans. Quand j'ai émigré, j'en avais 24. En vivant des années durant avec ces gens, tu fais attention à agir de manière un peu illégale, à être prudent, mais tu n'as plus peur. Ils peuvent t'arrêter chaque jour, faire comme ils veulent. C'est aussi ce qu'ils ont fait. Et c'est ainsi que nous avons vécu.

Lorsqu'ils sont devenus vraiment dangereux, je n'ai plus eu d'autre issue que de partir le plus vite possible. Là, j'ai compris que non seulement ils me feraient croupir en taule mais qu'ils me buteraient aussi, peut-être, au coin d'une rue.

Ils sont arrivés en pleine nuit, ils ont enfoncé les portes, un mélange de flics de base et de civils, à tel point que je ne savais plus qui était qui. Une fois, ils m'ont ligoté, traîné en bas, et failli me balancer à travers une vitre. L'un d'eux a gueulé : «*balancez ce porc à travers la vitre !*». Ils m'ont attaché tous les membres et voulaient vraiment me balancer. Qu'ils nous foutent des coups en permanence, c'était habituel, mais avec les méthodes nazies qu'ils ont employées par la suite, j'ai vraiment eu peur. Ils m'ont désigné comme un meneur. Je connaissais beaucoup de monde, et mon nom est apparu de nombreuses fois au cours de divers interrogatoires. Pour eux il fallait toujours un coupable, jamais un groupe, il fallait toujours que quelqu'un ait tout influencé. C'est la raison pour laquelle quelqu'un était toujours plus puni que les autres.

Lorsqu'ils m'ont arrêté une autre fois, ils ont tenté de m'enfermer en psychiatrie. Quand tu es enfermé là, tu n'en ressorts jamais. Ils savaient que j'avais déjà eu affaire à l'infirmerie à l'armée, et voulaient me faire plonger. Ils m'ont fait comprendre qu'ils me prenaient pour un fou et qu'ils profiteraient de la moindre occasion pour me mettre hors-circuit en m'enfermant. Le MfS [ministère de l'intérieur] m'a fait un certificat psychiatrique pour m'éviter un jugement, tout à mon avantage ! Mais ils ont encore une fois laissé tomber, ils voulaient surtout m'effrayer.

Après de telles épreuves, beaucoup de personnes se sont retirées. Pas mal se sont repliées sur leur demande de sortie, et n'ont plus vécu que pour ça. D'autres sont rentrées dans le système de vie bourgeoise, elles se sont mariées, etc. A la fin, en 1982, il ne restait plus beaucoup de monde parmi nous. Il nous manquait ce fameux soutien, car on n'a jamais réussi à se mettre au clair avec «la population normale». Ceux-là, ils vivaient leur vie en RDA. Tu ne pouvais rien y changer, au contraire, ils te tombaient sur le râble.

La servitude volontaire

Comme je ne trouvais de boulot nulle part, la Stasi m'a obligé à accepter un travail complètement abrutissant dans le bâtiment. Ceux-là et leur brigadier, ils m'ont aussi foutu une pression totale. Je ne correspondais pas du tout à l'image de leur brigade, et ils avaient peur de ne pas pouvoir devenir *Brigade du travail socialiste* [qui permet d'obtenir une prime, liée à la réalisation d'objectifs et à l'exemplarité de la camaraderie, symbole de l'homme nouveau, au sein de la brigade]. Nos rapports étaient vraiment tendus. Je leur disais d'aller se faire foutre avec toute leur merde. Dans ces brigades, il y avait toujours quelqu'un avec qui on pouvait discuter raisonnablement, même si tous les autres portaient des ceillères. Ils étaient tout simplement rouges, rouges à en bouffer de la paille. Ce n'étaient même pas des collaborateurs zélés du système, ils ne savaient même pas ce qu'ils faisaient. Ils ne voyaient que leur petit confort, rien de plus. C'étaient typiquement ceux qui retourneraient leur veste plus tard et qui, lorsque ça irait un peu plus mal pour eux, cracheraient ensuite sur la RDA, soudainement devenue de la merde. Les mêmes qui peu de temps avant criaient encore «*Hourra !*». C'étaient typiquement des citoyens qui, mis sous pression, pensaient qu'ils avaient tout intérêt à se dissocier des autres.

La société toute entière était conçue comme ça : fous les autres dans la merde, et ça ira mieux pour toi. Ils n'ont pas réfléchi plus loin que cela. J'étais marqué au fer rouge du fait même que la Stasi m'avait forcé à accepter ce travail. Je n'avais rien à ajouter. C'est ainsi qu'étaient les rapports, tu ne faisais pas partie de leurs relations.

Il y avait pourtant toujours quelques personnes différentes. Lorsque j'ai travaillé dans une librairie, certaines se conten-

taient simplement de faire leur boulot. Elles ne rêvaient pas de devenir des chefs du Parti et ne faisaient pas de lèche. Mais ceci n'existait que dans les petites usines. Dans les autres, il y avait forcément une ligne centrale et cette hiérarchie où l'on marche sur les autres pour que l'ensemble corresponde aux attentes officielles.

Il était même possible parfois de discuter avec quelques fidèles du Parti. Ma mère y était aussi. Mais elle n'y croyait pas de cette manière totalitaire de merde. Les autres, ceux qui ne collaboraient pas, étaient tout de suite des ennemis d'Etat. A l'époque, il suffisait d'avoir fait quelque chose qui ne leur plaisait pas. Tu étais pour ou contre. Il n'y avait rien entre. Si tu n'allais pas voter, c'est que tu étais contre la RDA et tu étais traité comme tel. «*Qui n'est pas pour, est contre*» était la devise de Mielke [chef de la Stasi].

Je suis parti en 1987, dans une phase de stagnation. Ils avaient expulsé ou enfermé tellement de gens qu'il ne se passait plus grand chose à Leipzig, comme un miroir de cette vague de répression. Cela a repris en 1988/89, lorsque tous les groupes de l'Eglise ont sauté dans le vide et occupé les espaces que nous avions occupés précédemment [le Mur est tombé en octobre 1989].

Gurke
(né en 1962)

VOILÀ DE LA VIANDE FRAÎCHE

Les années 1979/80 ont été comme un éveil. L'école était finie pour moi et mes amis. Beaucoup de choses ont changé en peu de temps.

Tu avais réussi tant bien que mal à traverser la période scolaire, et voilà que, d'un coup, tu voyais que ça ne suffisait pas. L'avenir continuait d'être planifié, programmé d'avance. D'abord l'apprentissage, puis l'armée pour les garçons, et ensuite trimer jusqu'à la retraite... Nous avons capté le panorama, et pensé que ça ne pouvait pas se résumer à cela. Nous avons commencé à chercher quelque chose d'autre.

A l'époque, notre classe était essentiellement composée de passionnés de sport, qui en avaient toujours après les mecs de la classe parallèle avec qui nous avions les cours d'éducation physique. Eux n'en avaient en effet rien à foutre de sauter deux centimètres plus loin. Certains étaient aussi dans un foyer, où les parents qui faisaient les 3/8 et les célibataires laissaient leurs mômes pour la semaine.

Un gars de Neubrandenbourg est alors arrivé dans notre classe. Il était bien sauvage et un peu tatoué. Il brisait toutes les règles. Avec les profs les plus sévères, il s'asseyait sur la table, fumait une clope et disait : « *A Neubrandenbourg, nous*

avons le droit ! » Tu te tapes en permanence la discipline scolaire, et voilà que quelqu'un qui n'en a rien à cirer se pointe. Le type était presque un héros pour nous. Ensuite, nous avons discuté avec lui, j'ai bu ma première bière en sa compagnie, et nous sommes rentrés en contact avec l'autre classe.

C'est quoi, l'Anarchie ?

A l'époque, nous nous retrouvions toujours au parc. Assis sur les dossiers des bancs, nous écoutions du jazz et du blues, un blues assez classique, John Lee Hooker et Mudy Waters. Plus tard, quelques-uns ont aussi commencé à jouer et à improviser à l'harmonica. Quand on avait quelques jours de libre, on voyageait en stop dans toute la région.

Une fois, nous avons vu à la télé un film où un gars courait dans une rue avec les flics à ses trousses qui lui tiraient dessus. Il rentrait dans une maison, allait à la fenêtre et criait : « *Vive l'anarchie !* » Et puis il lançait aussi de la dynamite par la fenêtre. Ce n'était qu'un des passages du film, mais nous nous sommes demandés : « *c'est quoi, l'Anarchie ?* » Quelque part, il avait le beau rôle, seul contre tous, et il gueulait ça comme ça. Alors, j'ai écrit le mot sur mon cahier, et Frank, qui était assis devant moi, s'est retourné et m'a demandé : « *eh, c'est quoi ça : Vive l'anarchie ?* ». J'ai répondu : « *j'en sais trop rien non plus...* » Nous avons donc cherché, et nous nous sommes raconté ce que nous avons trouvé. Dans le *Duden* [dictionnaire de référence], il y avait écrit « *chaos, société sans règles* » ; dans l'encyclopédie, « *société sans domination où les relations sociales ne sont reconnues que sur une base volontaire, pas d'Etat* »... Cela correspondait plus ou moins à ce qui nous préoccupait à ce moment là, sortir de la contrainte, de cette vie toute tracée. Nous nous sentions liés à ce mot.

A cette époque, nous avons beaucoup voyagé en stop, Frank et moi. Nous nous étions tous les deux mis une boucle d'oreille. Grosse engueulade ensuite à la maison au repas de midi, quand ils s'en sont rendu compte, et sur la question de quand je m'en mettrais une dans le nez. Aujourd'hui, cela va de soi, mais à cause de ça, on nous a interdit de certains cours à l'époque, d'histoire par exemple, parce que cela ne correspondait pas « à l'image de l'homme socialiste ».

Aujourd'hui, je pense que toute l'école était bien proche de la prison. Je suis repassé récemment devant mon école, et ça m'a surpris de voir à quel point elle me rappelait la taule : la cour avec ce chemin de ronde, l'ensemble du bâtiment de style massif, et comment on y purge ces heures en regardant la pendule, et chaque minute qui s'écoule si lentement, alors qu'on voudrait seulement qu'elle passe vite. Une situation où l'on souhaite que sa vie passe vite...

A notre âge, nous ne voulions accepter cela à aucun prix. Nous ne savions certes pas ce qui viendrait ensuite, mais nous voyions une possibilité de rompre avec tout ça. C'est comme ça qu'on s'est retrouvés avec les potes les plus proches.

Nous avons atterri à la *Junge Gemeinde*¹ de Leutzsch par le biais de Hubert, de la classe parallèle. Sa mère faisait partie de l'église, et pour Noël il jouait dans le spectacle de la crèche. Comme nous ne savions pas trop quoi faire pour Noël, nous nous sommes retrouvés pour aller voir Hubert. Assis au premier rang, avec les bouteilles de bières qui tintaient, on s'est trop mal tenus.

Hubert nous a raconté que c'était très marrant dans la *Junge Gemeinde*, et qu'il fallait qu'on passe de temps en temps. Pendant trois ans, nous y sommes allés tous les mercredis après-midi. La *Junge Gemeinde* était en quelque sorte un cercle de parole politique. C'était un espace où nous échangeions sur

les sujets qui nous intéressaient, ce qui se passait socialement et dont nous pouvions discuter là, ensemble. Nous étions 20 à 30 personnes à nous y retrouver.

Un pote, dont le père était officier et la mère secrétaire au tribunal, s'était inscrit à 14 ans comme aspirant. Lorsqu'il a commencé à prendre conscience, qu'il faudrait qu'il parte à l'armée à 25 ans, il a compris que ce n'était juste pas possible. Cela faisait partie des choses dont nous pouvions parler.

On grandissait comme ça dans le socialisme de la RDA, confrontés en permanence à cette politique, beaucoup plus qu'aujourd'hui. On exigeait sans cesse de toi que tu renonces à toute opinion politique. A l'école, nous avons pris l'habitude de ne pas poser de questions stupides. Il ne fallait pas dire que tu regardais la télé de l'Ouest, même si tout le monde savait que le prof le faisait aussi. A un moment, tu captais la différence entre ce que tu fais et ce que tu dis de toi. On avait toujours des problèmes de conscience.

Après, nous nous retrouvions chez ceux qui avaient une piale à eux, ou au bar. Nous buvions de la bière et passions du temps à rêver que tout devrait être autrement. Nous considérions pourtant le socialisme comme une bonne chose, qui d'ailleurs aurait presque pu nous enthousiasmer, s'il ne fallait par exemple pas travailler autant comme les autres. Nous discutons beaucoup de la société, de comment nous voyions les choses, et nous pensions qu'il faudrait que ça aille aussi bien pour tout le monde que pour nous, et donc qu'un gros bouleversement devrait se produire sans tarder. D'une certaine manière, nous pensions qu'il allait y avoir une révolution, et nous imaginions déjà comment pourrait s'organiser une société reposant sur la libre association, avec assez de bouffe, tout ce dont on a besoin etc. Nous avons l'impression que beaucoup de gens ressentaient la même chose que nous.

Les cheveux longs

Tous les deux mois, il y avait des concerts de blues à Leipzig, au *Anker*, ou au *Schwarzer Jäger*, à Leutzsch. Nous y sommes allés et nous avons vu des filles et des garçons aux cheveux longs, avec des chaînes et des jeans à franges. Nous avons alors pensé que l'organisation que nous voulions construire existait déjà. Qu'il fallait juste faire connaissance et y entrer. Ils et elles avaient tous des surnoms et tout était très mystérieux. Après avoir vu les cheveux longs de Leipzig, nous avons aussi commencé à nous laisser pousser les cheveux et à les peigner derrière les oreilles, même s'ils n'étaient pas encore assez longs. Nos parents voulaient tout le temps nous amener chez le coiffeur.

Seule la perspective du week-end nous réjouissait. Le vendredi, nous nous retrouvions l'après-midi, heureux d'avoir enfin deux jours libres, et nous faisons du stop jusqu'à la discothèque de Günthersdorf. Chez les cheveux longs, il était courant de toujours noter les rendez-vous de concerts de blues ou de fêtes. Pour y aller, on faisait du stop ou on fraudait le train. On faisait ça de manière très professionnelle. Nous nous foutions des règles, nous préférons découvrir la vie.

Tous ont arrêté très vite l'apprentissage, que ce soit dans l'usine de béton, à la Poste, en tant que menuisier qualifié ou tourneur. J'ai fait tourneur-fraiseur avec le bac, et j'ai été le seul à terminer ma formation. Les cheveux longs et hirsutes étaient une source de conflits permanente. On n'arrêtait pas de nous seriner : « *OK pour les cheveux longs, mais il faut avoir l'air soigné...* »

La plupart des gens nous méprisaient. Cela n'était souvent pas dit consciemment, mais ce jugement social existait bel et bien : tu manques de zèle, tu arrives en retard, etc. Bien sûr,

c'était en grande partie vrai. Nous ne voyions pas pourquoi il aurait fallu être à l'heure. Vers l'été 1979, nous avons rencontré des gens de Berlin, de Prenzlauer Berg. Ils avaient 10 à 15 ans de plus que nous. Nous avons énormément parlé avec eux de la manière dont ils voyaient tout ça. Mais ils étaient plutôt pessimistes quant à nos idées de grand bouleversement. Par la suite, nous avons aussi connu de plus près les cheveux longs de Leipzig et constaté qu'ils ne constituaient pas l'organisation que nous avons imaginée, qu'ils se connaissaient certes entre eux, mais qu'il s'agissait d'un milieu large. Certains étaient politisés comme nous, d'autres étaient plus intéressés à boire de la bière.

Nous sommes restés dans notre petit cercle, mais avons en tant que groupe beaucoup de contacts avec toute cette mouvance-cheveux longs. Nous nous occupions de petites choses, il se passait bien quelques trucs, même si en ce temps là ça nous semblait assez ennuyeux. Nous savions qui faisait une fête dans la ville, ou bien nous nous retrouvions à la Sachsenplatz au *Moderna*². On était au courant de ce qui se passait. Les fêtes étaient toujours très différentes, on se retrouvait là où les parents n'allaient pas. On cherchait à boire, on écoutait de la musique et on discutait. Il y avait aussi des fêtes liées à un événement culturel, comme une pièce de théâtre.

Parfois, un petit groupe avait préparé un thème, il faisait un exposé sur un sujet, comme par exemple « *l'éducation anti-autoritaire* ». Il n'y avait pas de bibliothèques où l'on pouvait s'informer pour éclairer un thème sous ses différentes facettes. Ça pouvait être aussi « *l'anarchie* ». Les gens savaient quel était le thème du jour, et ils venaient à 20-30. Quelqu'un faisait l'exposé et nous débattions après, posions des questions ou apportions d'autres réflexions. Dans le cours d'éducation civique à l'école ou en apprentissage, quand il fallait rédiger un devoir,

tu lisais les phrases du manuel sur toutes ces histoires de légalité une dizaine de fois, comment ça marche et tout ça, mais tu ne pigeais rien, et te contentais de recopier.

Dans ces fêtes, nous lisions aussi à haute voix des extraits de livres de l'Ouest ou d'autres encore, qui n'étaient plus imprimés depuis longtemps.

On se voyait et on se cherchait partout. Lorsqu'on voyageait en stop, on cherchait qui se trouvait au *Mitropa*, et on s'asseyait à côté. D'abord on fumait une *Karo*, puis on échangeait d'où chacun venait, tout ça. C'était un peu comme dans Jack London. On avait tout de suite confiance. Bien-sûr, on ne racontait pas immédiatement les choses critiques, on était tout de même prudents.

Nous nous intéressions beaucoup aux choses politiques et nous étions aussi souvent déçus, parce que celles et ceux qui cherchaient des changements étaient rares. Ensuite, nous nous sommes même retirés de la mouvance.

Plus tard, certaines personnes dont nous pensions qu'elles ne faisaient que boire sont venues nous voir en disant : « *Merde, il faut qu'on se voie, on doit continuer. Eh, on reste ici en RDA !* »

D'autres nous demandaient où nous étions passés, on ne nous voyait plus. Ils nous ont aussi reproché de nous retirer, après avoir dit qu'il y avait tant à faire. C'était important de transmettre les expériences, par exemple sur la Stasi³. Soudain, il y a aussi eu un changement de génération. Je passai dans la Hainstrasse avec Olaf, quand nous avons croisé deux punks. Ça nous a vraiment fait plaisir de voir des gens qui assumaient encore plus d'être des marginaux. Leur look était très chouette. Ils avaient dessiné leurs stickers et fabriqué eux-mêmes leurs poignets à clous. Ce n'était pas du tout commercial. Ils avaient vraiment l'air super.

Nous sommes allés une fois à un concert punk à Halle. Dans les concerts de blues, les gens venaient la plupart du temps de Thuringe et des alentours, mais pour ce concert punk ils étaient venus de toute la RDA. Nous les trouvions bien, ces punks !

Le service militaire

*Solidarnosc*⁴ faisait partie des sujets dont nous parlions beaucoup. Nous voyions les ouvriers se réunir en Pologne pour prendre la parole et revendiquer. Mais c'était dur de savoir, ce qu'ils revendiquaient exactement. Il y avait un programme en plusieurs points, qui ne traversait la frontière qu'oralement. Il s'agissait de ne plus se laisser dicter d'en haut ce qu'on doit penser, ou de cesser d'agiter le petit drapeau quand les cosmonautes passent dans la ville. Il était question de ce que les travailleurs eux-mêmes ont dans le coeur. Et en Pologne, ils faisaient grève pour ça ! Ça nous a enthousiasmés. Ça nous a étonné que personne ne pipe mot là-dessus dans nos boîtes. Quand tu abordais toi-même le sujet, ton estomac se retournait, car tu savais qu'il était interdit d'en parler ouvertement. On ne rencontrait qu'un silence gêné. Nous trouvions vraiment bien ce qui se passait en Pologne, mais nous ne savions pas si l'armée allait l'envahir, comme à l'époque de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie. Ça nous a ensuite menés au mouvement pour la paix. On se disait : « *dans un ou deux ans, tu dois aller à la NVA*⁵, *et là il peut arriver qu'il te faille intervenir en Pologne et tirer sur les gens, ou que tu doives mettre en échec ceux qui font ce que tu souhaiterais pour ici* ». Cela nous a convaincus de refuser de faire l'armée. Mais comment échapper au service militaire ? Cela nous préoccupait tous. Cela coïncidait aussi avec l'installation des missiles nucléaires

à l'Est comme à l'Ouest, et avec le mouvement *Schwerter zu Pflugscharen*⁶ dans l'église, avec ces patch qu'ils arrachaient des vestes.

Chacun s'est fait sa propre idée, et on a décidé : « *Je ne marcherai pour aucun Etat, et je ne vais pas tirer sur n'importe qui.* » Ne pas partir à l'armée sans aller en prison était un vrai défi. Une des idées consistait à dire au dernier moment, lors du conseil de révision, qu'on voulait aller chez les *Spatensoldaten*⁷, en espérant que cela traînerait encore quelques années. A un moment, il y a eu une réunion là-dessus dans l'église réformée. Je suis allé voir Wolfgang avec cette info. Mais, lorsque quelqu'un a affirmé « *on n'y va pas, parce qu'on ne veut pas non plus entrer chez les Spatensoldaten...* », alors c'était dit, nous n'irions pas du tout, point barre.

Il avait aussi d'autres possibilités de ne pas faire l'armée. Un ami de Berlin est allé en psychiatrie. Il a simulé une dépression nerveuse. Ou bien il y avait l'idée de déposer une demande de sortie du territoire. Nous pensions pouvoir arguer de ça devant le conseil de révision, même si à l'époque nous ne voulions absolument pas partir. Ceux qui avaient de la chance se faisaient réformer pour raisons de santé. Mais les docteurs étaient assez sévères.

Une fête sauvage

Et puis il y a eu cette fête *Rockpalast*. C'était en mars 1981. C'était plutôt compliqué de sortir le soir. D'une part, il n'y avait pratiquement rien pour les jeunes, d'autre part les locaux existants nous étaient fermés à cause de notre look. Une grande partie des gens était toujours exclue. Lorsque des bananes ou quelque disque intéressant arrivaient, il n'y en avait jamais assez pour toute la file. On appartenait soit à la masse satisfaite,

soit insatisfaite. C'était pareil pour la plupart des concerts de blues. Des grappes de gens restaient toujours dehors, parce qu'il n'y avait pas assez de place à l'intérieur. De la même façon, il fallait connaître un étudiant pour pouvoir rentrer dans la *Moritzbastei*⁸, quand elle a ouvert. C'est pour cela que nous avons pensé à faire une fête où tout le monde pourrait venir. C'était l'idée de la fête *Rockpalast*.

Personne n'avait d'appartement assez grand, mais dans les années 1980/81, nous avons entendu parler de maisons occupées, de la lutte des squats etc. Ici aussi, il y avait quelques maisons occupées, dans la Holteistrasse par exemple. L'idée nous est donc venue d'ouvrir une maison pour une nuit, et de l'installer pour une grande fête. A l'époque, beaucoup de jeunes regardaient *Rockpalast*, retransmission de concerts en live sur la chaîne de l'Ouest, ARD. De petites fêtes *Rockpalast* étaient souvent organisées chez les personnes disposant d'un appart et d'une petite télé.

Nous avons fini par trouver une maison dans la Rossmarktstrasse à Lindenau, exactement à l'endroit où se trouve aujourd'hui le commissariat le plus moderne de Leipzig. Nous avons choisi la baraque parce qu'un de nos potes vivait à 100 mètres, et que nous pouvions pirater l'électricité chez lui. Nous avons vidé deux étages, nous avons cloué les portes et les balustrades pour que personne ne tombe dans les escaliers, et fait tourner du bouche à oreille qu'une fête *Rockpalast* allait avoir lieu et que tout le monde pouvait venir. Ça a été un vrai bordel pour faire arriver l'électricité par les toits, tout comme d'aller chercher à boire. Tous avaient mis de l'argent, mais nous ne pouvions pas aller et venir ouvertement dans la maison, car des voisins nous auraient balancés aux flics. Finalement, près de 120-130 personnes sont venues. Ça a commencé à 22 heures, et les gens n'en finissaient pas d'arriver.

C'était une super bonne ambiance de fête, même s'il n'y avait pratiquement rien à boire. Il se passait quelque chose et c'était plein de cheveux longs, avec bien sûr toujours de nouveaux visages. On était nous aussi des cheveux longs, depuis qu'on avait commencé à se les laisser pousser, à porter des chaînes et un vieux parka, notamment.

Pendant la pause, ils ont joué Bob Marley ; sinon c'était Black Uhuru qui était prévu. Malheureusement, la bonne ambiance n'a pas duré longtemps. Vers minuit je crois, la police est arrivée avec un gros dispositif. Les flics ordinaires et la *Bereitschaftspolizei*⁹ avaient bouclé tout le quartier. Ils étaient deux fois plus nombreux que nous. Dans la maison, il y avait un keuf avec matraque sur chaque marche d'escalier, et dehors des véhicules avec gyrophare bleu partout. Au dernier étage, il y a eu une embrouille. Le chef d'intervention a poussé une copine parce qu'elle chantait, et le copain de la fille l'a attrapé par les épaules et l'a cogné contre le poêle. Il lui a aussi chopé ses épaulettes, et les keufs l'ont brutalement écharpé. Heureusement, ils l'ont ramené dans la pièce où nous étions tous, ils n'ont plus réussi à l'identifier par la suite. Sinon, les flics étaient plutôt distants, mais une grande violence émanait de leur présence et de leurs matraques. Ils nous ont sortis de la maison et amenés aux fourgons qui se trouvaient au coin. Là, je n'ai pas réussi à me débarrasser de mon carnet d'adresses, ni de mon matos de crochetage. A l'époque, nous avions tous un passe-partout. On nous a emmenés dans une cour de la Beethovenstrasse¹⁰. C'était en mars et il gelait encore. Toute la nuit, ils nous ont obligés à rester debout contre le mur, les mains derrière la tête. D'en haut, des fenêtres de garde-à-vue, ils criaient « *voilà de la viande fraîche* », et nous sommes restés là plutôt silencieux. Torsten savait qu'un ami ne pouvait pas rester si longtemps debout à cause de ses douleurs de dos. Il

a demandé s'il ne pouvait pas s'asseoir, mais dès qu'on ouvrait la bouche, les mecs de la Bepo⁹ nous plaquaient contre le mur. Alors Torsten a commencé à brailler dans la cour : « *Allez-y, tabassez-moi ! Je n'ai rien à foutre ici ! Je ne mets pas les mains derrière la tête ! Tapez-moi donc, c'est la seule chose que vous savez faire !* » C'était vraiment génial que quelqu'un commence soudain à se mutiner, dans une atmosphère remplie de peur, où 104 personnes se tenaient debout alignés contre le mur. Ça a été le seul qui, toute la nuit, est resté dans la cour sans mettre les mains derrière la tête, gueulant à chaque flic qui lui adressait la parole qu'il pouvait bien le cogner. Plus tard, ça a énervé Torsten de n'être plus seulement Torsten, mais un héros dont on chantait les louanges.

Mais dans la *Bereitschaftspolizei*, également composée de ceux qui faisaient le service militaire normal, tous n'étaient pas aussi durs. Certains de ceux qui se trouvaient là avaient aussi fait partie des cheveux longs. A l'aube, ils sont venus nous demander si nous voulions du pain.

Ensuite, ils ont séparé les femmes et les jeunes filles pour les amener à la cave. Deux par deux, elles ont dû se déshabiller et faire des flexions ou des pompes devant les flics. Ils n'ont pas arrêté de les insulter. Par la suite, ça a provoqué l'indignation des parents. La plupart d'entre nous allait encore à l'école. Nous avons tous été interrogés, l'un après l'autre. Ils voulaient savoir qui étaient les organisateurs, et si nous voulions occuper la maison pour un temps plus long. Dans la maison, il y avait des poèmes accrochés aux murs. C'était Frank, qui avait parfois aussi exposé ses poésies à Günthersdorf. Frank s'est toujours mis en avant. Une fois, il a écrit en grosses lettres son numéro d'identité sur son manteau. Ils voulaient savoir de qui étaient les poèmes. La Stasi savait déjà que nous, les gens de Leutzsch, étions à l'initiative de l'occupation. J'ai reconnu

les faits et j'ai pensé qu'ils allaient me mettre en prison pour ça. J'en avais rien à foutre d'une amende. Certes, on ne gagnait presque rien, mais c'était notre force : l'argent n'avait pas d'importance pour nous. Quand on en n'avait pas, les autres nous prenaient chez eux, sans la moindre remarque. Ça allait de soi. Finalement, l'un d'entre nous est allé en prison après cette soirée, parce qu'il était en récidive, et un autre a été arrêté quelques jours pour cette histoire. Les amendes se sont accumulées : de 75 Marks pour les écoliers, elles pouvaient monter jusqu'à 300 pour les autres. C'était beaucoup, quand le salaire moyen est de 500 Marks. Lorsque je suis rentré à la maison, toute la famille fulminait et je ne savais pas exactement si je devais avoir mauvaise conscience ou pas. La seule chose qui me mettait mal, c'est que quelqu'un ait dû aller en taule pour cela. Par la suite, nous avons beaucoup discuté de la fête *Rockpalast* et d'une certaine manière nous avons fait le bilan, pour savoir si ça avait apporté quelque chose ou si c'était une erreur. Pour tous, ça avait été une sorte de choc. Nous n'en avons pas parlé en plus grand groupe. Malgré tout, c'est resté un sujet de conversation en ville et chez les jeunes pendant des années, un avertissement de ce dont les flics sont capables.

Sinon, cela a signifié un grand pas pour nous. Nous avons juste pensé : la maison est vide, personne ne s'en préoccupe, nous la prenons pour une soirée, et alors ? Un petit article est paru là-dessus dans le LVZ¹¹, un truc du genre les asociaux, crades et fainéants qui s'incrument dans une maison. L'article insultant par excellence.

Agitation

D'une certaine manière, nous avons toujours réfléchi à comment provoquer un changement dans ce pays. Ou bien à

comment nous pouvions diffuser nos idées, nos sentiments parmi les gens. Nous subissions sans cesse cette situation schizophrène, où tout le monde était mécontent, mais où tous se sentaient espionnés. Partout, même avec les collègues de boulot, les sujets problématiques étaient mis entre parenthèses. On affichait un sourire de façade immuable, comme si tout était au mieux dans le meilleur des mondes.

Pour nos parents, protester était risqué. Ils s'étaient procurés une certaine sécurité matérielle, étaient chargés de famille et ne voulaient pas mettre tout cela en jeu. Nous, par contre, n'avions pas beaucoup à perdre. Le sentiment ne nous quittait pas qu'il fallait aller dans la rue, provoquer l'Etat, organiser des manifs, comme par exemple pour l'anniversaire du bombardement d'Hiroshima. On savait que de nouvelles bombes étaient mises au point, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest. Mais il était clair qu'on finirait en taule, si on faisait quelque chose contre ça.

Ou bien nous pensions qu'il fallait braquer une banque pour lancer l'argent du haut d'un immeuble en pleine manif du 1er Mai, pour procurer un peu de joie aux gens. Nous avons même réfléchi aux côtés techniques pour ne pas nous faire arrêter. Une bonne idée pouvait être de faire passer une planche par la fenêtre, avec d'un côté un seau d'eau troué, et de l'autre l'argent ou des tracts ; le seau se vidant peu à peu, nous pourrions être loin quand l'argent ou les tracts tomberaient.

Ensuite, Gurke je crois, a organisé l'histoire de la peinture sur la Sachsenplatz. Lui aussi ne cessait de se demander ce qu'on pouvait faire de chouette. Les copains ont apporté de la craie et de la peinture, et ont demandé aux passants s'ils voulaient peindre quelque chose. Les passants, adultes et enfants, ont alors commencé à remplir la place de dessins et de textes. Avec un pote, nous y sommes passés vers 22 heures pour voir.

Quand nous sommes arrivés, la place était déjà bouclée avec un de ces rubans blancs et rouges, et le service de nettoyage de la ville était en train de tout effacer. Nous voulions naturellement voir ce qui était écrit, et nous n'étions pas les seuls. Sur toute la place, on pouvait lire des slogans comme « *on vit de travers, si on ne s'oppose pas !* » ou « *on ne sent pas ses chaînes quand on ne bouge pas !* ». Ces phrases venaient de l'Ouest, des manifestations de là-bas. C'était incroyable de voir la place recouverte comme ça. Certains avaient pris la craie et avaient aussi dessiné des trucs, c'était spectaculaire !

Il y a eu de nouvelles arrestations pour cette histoire. Ils ont tout mis sur Gurke, et il dû payer 1600 Marks pour le nettoyage. Dans les fêtes, on faisait tourner une boîte et on a collecté de l'argent pour atténuer les effets de cette amende.

Ensuite, il devait y avoir une manif pour l'environnement, camouflée en balade à vélo. Très peu de personnes sont venues. Ça nous a énervés. Mais une cinquantaine de policiers avec épouses et sacs à commissions faisant comme s'ils allaient faire les courses ont envahi la Sachsenplatz. Le rendez-vous était fixé devant le *Moderna*. Certains avaient garé leur vélo un jour à l'avance, car on supposait que la Stasi serait déjà au courant, et nous empêcherait de sortir de chez nous avec un vélo. On pensait toujours à ce que la Stasi pouvait savoir ou pas. Nous avons commencé par pousser les vélos, puis nous avons chuchoté pour décider ce que nous allions faire. J'avais bêtement sur moi un sac en plastique avec des feuilles vierges, des feutres et deux masques à gaz, car nous voulions faire nos affiches sur place. J'ai été interrogé sur ce que je transportais, et j'ai prétendu avec entêtement que j'en avais besoin pour des travaux manuels, et que c'était un hasard s'ils m'avaient pris avec. En fait, nous voulions longer la si triste Ernst-Thälmann-Strasse. Plus tard, nous avons décidé de parcourir la

ville par groupes de deux en collant des affiches blanches. Des affiches blanches, ça dit tout et on n'a rien à te reprocher.

A l'époque, nous avons fait connaissance avec des gens de Berlin-est, qui ont eu une forte influence sur nous. Ils lisaient beaucoup, notamment des classiques politiques. Ils se réjouissaient de savoir que d'autres cherchaient aussi des changements. Nous étions très en confiance, mais nous n'étions pas sûrs que ce soit réciproque. Ils avaient des contacts avec des personnes qui vivaient en squats à Berlin-ouest, et ils roulaient toujours leurs cigarettes eux-mêmes en y ajoutant des feuilles vertes. Ils m'en ont proposé, et m'ont demandé si je voulais fumer. Chez nous, il n'y avait pas beaucoup de drogue. Nous buvions et nous prenions parfois quelques comprimés. D'ailleurs, nous ne tenions pas vraiment à nous mettre mal. Nous voulions conserver la tête claire. J'ai tiré sur le joint en pensant que j'allais avoir des hallucinations. J'attendais, et rien ne s'est produit. Par la suite, ces personnes sont parties de l'autre côté les unes après les autres, et ça m'a rendu très triste. A Leipzig aussi, quelques-uns s'étaient fait la malle. Certains avaient réussi à passer, d'autres avaient été mis en taule. A Berlin, ils déposaient des demandes de sortie les uns après les autres.

Ensuite, un pote nous a envoyé des graines de l'Ouest, et nous les avons semées. Nous n'avions aucune idée, nous savions juste qu'après on pouvait fumer les feuilles. L'été avait été rudement chaud, et deux plants avaient poussé. Nous avons tout récolté, mais il était extrêmement important de garder tout cela secret. Nous savions que si cela s'ébruitait, nous étions foutus. Ça aurait été un scandale. Nous aurions été classés comme dealers, et sûrement pris plusieurs années de prison. Nous nous sentions aussi mal vis-à-vis de nos potes.

Nous avons arrêté de boire de l'alcool pour nous faire des tisanes. D'ailleurs, nous étions dans notre période herbes mé-

dicinales, essayions de cuisiner de manière naturelle, avec des carottes sauvages etc. Dans les fêtes, nous prenions notre thermos de tisane, après avoir bien fumé à la maison. Nous étions très économes, et n'avons pas abusé. A vrai dire, c'était chouette de fumer. On voyait tout sous un autre angle et c'était marrant. Mais nous ne nous sentions vraiment pas à l'aise avec ça, et nous ne cessions de nous répéter qu'absolument personne ne devait l'apprendre.

Interrogatoires à la Stasi

Günthersdorf était notre discothèque habituelle. Les punks se retrouvaient aussi toujours là-bas. Nous pensions que les cheveux longs et les punks devaient se soutenir mutuellement. Quand on ne pouvait pas rentrer à la maison, parce qu'on avait dépensé les derniers 1,60 Marks, les portes arrières du bus étaient forcées, soit pour ne pas payer, ou juste pour pouvoir s'y entasser. Une fois, le chauffeur est descendu pour virer les gens à l'arrière. D'abord la caisse a disparu, ensuite quelqu'un s'est assis à la place du conducteur, et le bus est parti sans le chauffeur pour ne plus s'arrêter.

Une fois, nous nous sommes dits que si le bus nous laissait en plan, nous allions squatter la salle d'attente. C'est ce qui s'est passé, et beaucoup plus de gens encore que ceux qui avaient pensé occuper la salle sont restés. Nous y sommes donc rentrés, et les types sont allés chercher les flics. Quand ils sont arrivés, nous avons gueulé : « *nous voulons rentrer chez nous* » et « *Solidarnosc* », et nous avons chanté des chansons comme « *Und weil der Mensch ein Mensch ist...* », « *Ordner Sechs* ». Dans le groupe de maintien de l'ordre habituel, il y avait en effet une femme que nous surnommions *Ordner Sechs* parce qu'elle intervenait toujours avec un bout de tuyau en caout-

chouc ou de câble pour nous frapper. Nous étions persuadés qu'ils allaient nous incarcérer. Mais ils ont fait venir un bus et nous ont laissés tout à fait normalement et gratuitement à la gare routière de Leipzig, alors que nous pensions tous qu'ils nous conduisaient au commissariat. Il y a eu aussi l'histoire d'un gars dont le père venait d'Afrique et qui, à la fermeture, a voulu retourner dans la salle pour récupérer sa veste. Mais ils ne l'ont pas laissé rentrer, et un des types à l'entrée l'a traité de nègre. Ça a fait péter les plombs à celles et ceux qui étaient là, et toute la salle a été dévastée. Il y avait cette solidarité entre les jeunes. La salle a ensuite été fermée pour un moment.

Après, Frank a été convoqué. Nous avons déjà beaucoup discuté de ce qui se passait lors de ce genre de convocations. Il nous a raconté qu'ils lui avaient demandé de travailler pour eux et de donner des informations sur ce qui était prévu et où. Ça a naturellement d'abord été un choc d'apprendre que la Stasi voulait travailler avec un d'entre nous. Nous avons réfléchi à comment sortir de là, et comment réagir. Nous ne savions pas ce qui arriverait à Frank s'il refusait. Entre-temps, toujours plus de gens finissaient en taule, juste pour ne pas être allés au boulot. Nous savions que cela pouvait aller très vite. La prison de la Stasi était pour nous un cauchemar. Nous supposions qu'on y était torturés. Notre force a résidé dans le fait que nous avons continuellement discuté entre nous, que nous avons réfléchi ensemble. Nous avons décidé d'aller au rendez-vous suivant à plusieurs. Il devait avoir lieu à la gare de Leutzsch, et nous sommes arrivés à huit avec l'idée de leur dire avec cynisme : *« alors comme ça, vous voulez aider Frank... ça tombe bien, nous aussi on veut l'aider. Peut-être qu'on pourrait faire ça ensemble ! »*

Il y avait une Lada devant la gare, c'était sûrement eux. Nous nous sommes approchés, et alors que nous n'étions plus qu'à

100 mètres, deux types ont bondi de la voiture et se sont barrés en courant. L'affaire était réglée. C'était vraiment une idée géniale ! Nous ne comptons pas sur une telle réussite. Frank était totalement grillé comme informateur pour eux. On nous a aussi convoqués par courrier de plus en plus souvent à la police criminelle de la Harkortstrasse, « *pour affaire nous concernant* ». C'était tellement pesant, que dès qu'une porte de voiture claquait, on pensait qu'ils venaient nous chercher. Ils nous embarquaient souvent très tôt le matin, vers 6 heures, quand on partait bosser.

Lors de ces interrogatoires, ils disaient souvent qu'on n'avait que deux possibilités pour sortir de cette pièce. Ils nous montraient les barreaux des cellules de préventive et la porte qui nous rendrait la liberté. C'étaient toujours les mêmes qui nous interrogeaient. Il y en avait surtout un, qui se présentait toujours comme un certain Menzel. Il était sûrement chargé de notre mouvance. De taille moyenne avec un peu de bide, c'était un type particulièrement mielleux et dégueulasse. Il pensait que tout le monde couchait en permanence avec tout le monde, et voulait s'immiscer dans notre intimité.

C'est à cette époque qu'Eckerhardt Retzke s'est pendu. Menzel l'avait mené au désespoir. Trois personnes avaient été arrêtées pour trafic illégal de musique, accusées d'avoir vendu des disques de l'Ouest. Chez une, ils avaient trouvé un album de Biermann¹², enregistré en 1976 à Cologne. Nous ne participions pas à ce genre de trucs, car les disques se négociaient à des prix hallucinants, environ 300-400 Marks. L'un des trois arrêtés, Eckerhardt Retzke, est sorti assez vite. Son père était procureur, et son cercle d'amis les plus proches a vite pris ses distances. Nous l'avions remarqué dès le début : il avait trois-quatre ans de plus que nous, et une tête toute ébouriffée comme Angela Davis, avec des lunettes en nickel. Nous

n'avions presque aucun contact, mais j'ai parlé avec lui un peu avant Pâques. Retzke, c'était un surnom. Nous avions tous des surnoms, parce que ça embrouillait souvent la Stasi. Certains en avaient même trois ! En tout cas, il m'a dit que Menzel qui lui avait interdit de bouger pour Pâques. A cette date, nous nous rendions tous à Königstein, en Suisse saxonne, et j'ai tenté de le convaincre de venir avec nous. C'était très dur pour lui que ses amis les plus proches le soupçonne d'être à la Stasi parce qu'il avait été relâché. C'est avec ce sentiment qu'il s'est pendu ce week-end-là. Nous sommes allés à l'enterrement. Ça a été un événement déterminant pour nous. A partir de ce moment, nous avons décidé de ne surtout pas nous écraser les uns les autres, de ne pas être si méfiants en se demandant en permanence à propos de chacun, fait-il ou non partie de la Stasi ? D'une certaine manière, semer cette défiance entre nous était un de leurs leviers. Car sans confiance, on n'arrive à rien faire.

Sven

(né en 1963)

1. *Junge Gemeinde* : littéralement jeune paroisse, organisation de jeunesse de l'Eglise protestante de RDA.
2. *Moderna* : situé au centre-ville de Leipzig, bar de la « scène/mouvement » des années 70 et début 80.

3. *Stasi* : abréviation pour *Staatssicherheit* (Sûreté de l'Etat).
4. *Solidarnosc* : union de syndicats créée en Pologne à la fin des années 70. Elle a participé à la récupération des grosses luttes ouvrières qui se sont développées dans ces années-là avec des grèves et occupations d'usine, mais aussi des manifs tournant en batailles de rue et émeutes (y compris armées), auxquelles participaient de nombreux révoltés. En 1982, avec l'arrivée des militaires et du général Jaruzelski au pouvoir, *Solidarnosc* est interdit jusqu'en 1989. Un fort mouvement d'opposition perdurera dans tout le pays, mais, fortement teinté de catholicisme, il revendiquera notamment sous l'influence du dirigeant syndical Lech Walesa le retour à l'économie de marché.
5. *Nationale Volksarmee* (*Armée Nationale du Peuple*). Le service militaire obligatoire en RDA était de 1 an et demi pour les hommes à partir de 18 ans.
6. *Schwerter zu Pflugscharen* : mouvement pacifiste émanant de l'église protestante.
7. *Spatensoldaten* : Exception accordée à quelques heureux élus pour raison de conscience, de faire le service militaire dans des unités de construction.
8. *Moritzbastei* : club d'étudiants du centre de Leipzig.
9. *Bereitschaftspolizei* : Unités de police organisées militairement et auxquelles participaient également des bidasses de base. Elles étaient notamment chargées des interventions en manifs.
10. *Beethovenstrasse* : dans cette rue de Leipzig se trouvait un complexe comprenant tribunal et prison.
11. *Leipziger Vokszeitung* : quotidien le plus distribué en RDA. Organe central de la direction de la SED (parti officiel) de Leipzig.
12. Wolf Biermann est un chanteur de Hambourg. Emigré volontairement en RDA, il a toujours manifesté un soutien critique au système socialiste de ce pays. Pendant qu'il effectue une tournée en RFA en novembre 1976, il est privé de sa nationalité, provoquant une vague de colère et d'indignation dans les milieux culturels est-allemands.

LIBERTÉ POUR JANA, MITA ET A-MICHA !

Le groupe *Namenlos* de Berlin était à l'époque composé d'une femme à la batterie et d'une chanteuse. C'était quelque chose d'extraordinaire, et ces femmes qui jouaient dans un groupe punk m'ont fortement impressionnée. Les autres filles punks n'étaient souvent que la copine de untel, et il était difficile pour beaucoup de femmes de se faire une place dans ce milieu. Il fallait avoir une grande gueule, ce que j'avais. Mita, la batteuse, avait l'air d'un petit garçon, elle ressemblait au personnage de *Struwelpeter*, avec ses cheveux en désordre et son pantalon de cuir. Elle était aussi un peu comme une « sale punk ».

L'un des titres du groupe était *Les nazis sont de retour à Berlin-est*. Ils l'avaient écrit en réaction contre tous ces citoyens qui n'arrêtaient pas de parler de gazer les punks, répétant qu'une telle chose n'aurait jamais existé sous Adolf.

Lorsque nous sommes allés à Berlin [en 1983], nous avons appris que Jana, Mita et A. Micha avaient atterri en taule à cause de cette chanson.

Nous étions vraiment énervés qu'il/elles soient tombées pour ce texte, car on nous traitait vraiment comme il/elles le

chantaient, et ces espèces de types avec leurs slogans fascistoïdes n'étaient pour nous rien d'autre que des nazis.

De retour à Leipzig, nous nous sommes dit qu'il nous fallait vraiment faire quelque chose !

Les tags faisaient en quelque sorte partie de notre quotidien de punk, et nous avions envie d'en faire depuis des lustres, mais cela ne marchait jamais. Il ne s'agissait pas seulement de « *dégradation de biens publics et de vagabondage* », c'était aussi, selon le contenu de ce que l'on pouvait écrire, un acte politique. Mais soit nous n'avions pas de bombe de peinture, d'ailleurs on n'en trouvait pratiquement pas dans le commerce, soit on n'arrivait pas à se retrouver avec les personnes avec qui on en avait discuté. Enfin, nous ne savions pas non plus exactement ce que nous voulions taguer. En principe, on avait pourtant toujours quelque chose à dire, et on trouvait même à redire sur tout. Une fois, j'étais chez Fleischer, qui faisait une fête à Grünau, dans une nouvelle zone de squats. Nous avons bu et beaucoup discuté, afin de finir quand même par faire quelque chose pour celui et celles de Berlin. « *Allons faire des tags !* » avons-nous proposé, et les autres ont répondu « *arrêtez vos conneries !* », car nous étions plutôt bourrés. Mais je suis quand même partie, en compagnie de Ratte, Krüzner et Fleischer. Fleischer était quelqu'un de simple, de très drôle et de dynamique. Il était prêt pour tout ce qui avait trait à l'action, mais ses motivations n'étaient pas particulièrement d'ordre politique. En tant que punk, il était simplement toujours en première ligne. Je connaissais bien Ratte, et Krüzner est venu avec nous parce que c'est lui qui s'était procuré les bombes de peinture.

Nous avons cherché un mur blanc et tagué « *Libérez Jana, Mita et Micha !* »

Le fait de taguer m'a fait un effet bœuf. Le cliquetis des bombes m'énivrait littéralement. Cela avait quelque chose d'étrangement aventureux et de dangereux. A l'époque, nous voulions vraiment être radicaux et conséquentEs en toute chose. Nous pensions que toute personne complice du système était coupable.

Nous avons continué notre chemin, et nous ne voulions plus nous arrêter. Nous avons tagué chaque mur, même celui de ces idiots maisons peintes. Partout, nous bombions des signes anarchistes, le nom du groupe *Wutanfall, Etat policier* et les paroles des chansons politiques du groupe *Slime*. Nous avons continué à monter, et y avons pris toujours plus de plaisir. Nous avons même commencé à taguer des voitures. Dessus, nous avons écrit *La propriété c'est le vol* et *La voiture, c'est de la merde, un symbole social et la chose la plus sacrée pour le petit bourgeois*. Ensuite, Ratte a arrêté de faire les voitures. Krützner, lui, est seulement venu avec nous, mais il n'a rien fait.

Nous étions totalement insouciantEs, et nous avons de plus en plus déliré. Nous étions bourréEs, et nous nous sommes mis plein de peinture sur les bras, continuant de déambuler sans but particulier. J'aurais préféré renverser les bagnoles et leur foutre le feu. Je voulais que Grünau brûle tout entier.

C'est à l'âge de quatorze ans que j'ai compris qu'il y avait d'autres manières de vivre. Au marché aux puces, j'ai rencontré des jeunes aux cheveux longs que je n'avais encore jamais vus, et les flics ont fait dégager l'un d'entre eux en le tabassant à coups de matraques. Il m'a fait énormément de peine, et j'ai tout de suite été du côté des cheveux longs. Par hasard, j'ai ensuite fait la connaissance de l'un d'entre eux dont je suis tombée immédiatement amoureuse, et c'est ainsi que je suis arrivée à

la discothèque de Günthersdorf. C'est là que se retrouvaient les cheveux longs et que j'ai connu les types les plus politiques qui soient. Dès notre première rencontre, ils ont commencé à parler d'amour libre, d'anarchie et d'autres choses encore. Au début, ça m'a mise complètement KO. Tout cela me semblait à la fois dangereux et super beau. Ils m'ont emmenée avec eux dans des fêtes et m'ont fait entrer dans des cercles où on discutait d'anarchie, et où on disait à quel point ici tout était injuste et absurde, et comment on pouvait résister. Tout est allé très vite, en moins de deux, car dans ces milieux, il te fallait simplement être politique, sinon tu te plantais. Au début, je voulais plaire, naturellement, tout simplement me faire une place. C'est d'abord pour en imposer à ces hommes intéressants que je me suis occupée de ces histoires politiques. Ensuite, j'ai bien sûr fini par trouver ma propre dynamique. Et ces gens m'ont aussi permis de connaître les punks.

« *Ah, c'est toi !* » m'a dit Menzel, le lendemain, en venant m'arrêter au travail. « *Si j'avais su, j'aurais pris mes menottes* ». La police criminelle avait appelé sur mon lieu de travail et demandé une certaine Cornélia. Bien sûr, j'ai immédiatement passé plein de coups de fil pour me trouver un alibi, mais ni ma mère ni mes amies n'ont voulu m'en donner un. Une collègue de travail m'a donné des cigarettes et un peu d'argent, et nous sommes ensuite partis dans la trabbi de Menzel. Comme d'habitude, il y avait un casque de chantier dans le compartiment à chapeaux, tenue de camouflage oblige !

Dans la Beethovenstrasse, on m'a fait décliner mon identité et on a commencé à m'interroger.

A ce moment là, je trouvais tout ça plutôt intéressant. J'étais aussi assez insolente car je pensais : « *tu n'as que 17 ans, ils vont peut-être te garder un ou deux jours, mais tu n'iras certai-*

nement pas en prison, pas pour ça. Au pire, ils te mettront en maison de correction ».

Lors de l'interrogatoire, ils ont dit que les autres avaient déjà tout avoué et qu'il était absurde de me taire. J'ai pensé : « *tu connais le truc* ». Tout ça était tellement absurde, comme dans un film. Il y avait le gentil flic et le méchant, et ils essayaient de te faire tomber. Mes doigts étaient pleins de peinture et je n'avais pas d'alibi ; en fait, tout était clair. Il s'agissait pour eux de savoir qui avait tagué quoi, et pourquoi. Entre temps, ils ont perquisitionné ma chambre chez mes parents. Ils ont tout pris : les affiches, les photos, les textes de Biermann sur une pochette de disque, des t-shirts dessinés, tous mes journaux intimes, tous mes poèmes et un porte-monnaie avec des inscriptions, tout ! Ensuite, à des fins dissuasives, ils ont exposé tout cela lors de la fête de la presse, dans le pavillon de la Stasi au parc des expositions. Ça a été extrêmement pénible pour moi, car ces objets n'avaient absolument rien à voir avec ma période punk. A part ça, ils avaient exposé un sac US qu'un punk avait décoré au stylo bille. A un autre, ils avaient pris un tee-shirt de l'ouest portant l'inscription « *Du pain pour tout le monde !* ». Malheureusement, les punks n'ont pas eu l'autorisation d'entrer au parc des expositions, et nous n'avons pas pu voir cela de nos propres yeux. Menzel voulait naturellement savoir si j'avais couché avec tous les hommes mentionnés dans mon journal intime. C'était un type écœurant et mielleux . Il nous balançait directement dans la gueule : « *je vous foutrais tous en taule !* ». Il a fini par avoir raison. Il est revenu vers 10h en agitant le mandat d'arrêt : « *bon, allez, c'est parti ! En avant pour la taule !* » Avant le départ pour la Kästnerstrasse en détention préventive, il m'a conseillé de regarder une dernière fois le ciel, car je ne le reverrai pas de si tôt. Je n'arrivais toujours pas à y croire. Ce n'est que lorsque

je me suis retrouvée devant la juge de la préventive que j'ai compris qu'à présent, c'était du sérieux. Cette conne m'a dit qu'elle avait examiné mon dossier et constaté que la détention préventive était nécessaire. On m'a signifié que j'étais accusée de menées contre l'Etat, dégradation, vagabondage, diffamation publique, et ainsi de suite... Dès le départ, ils en ont fait une affaire politique.

Quatre jours avant le procès, le procureur en charge de l'affaire est tombé malade. Ça a été une grande chance pour nous. Nous avons eu droit à un procureur très jeune, relativement correct ou, tout au moins, pas trop terrible.

En préventive, j'étais avec une femme très sensible et intelligente. Ça m'a beaucoup aidée. Elle était en taule suite à une tentative de fuite de la RDA, et a ensuite été libérée. Par hasard, celui qui était accusé d'être son complice se trouvait dans la même cellule que Ratte.

Je lui ai tout confié. Dans cette situation, je ne pouvais rien faire d'autre. Je n'aurais pas réussi à fermer ma grande gueule bien longtemps, pas à cet âge-là.

Au début, j'étais totalement intimidée. J'avais peur et je ne savais pas comment me comporter. Quel ennui ! Il n'y avait ni radio, ni télé et un seul journal. Il n'y avait rien à faire. Il était interdit de rester allongée, et il n'y avait qu'une heure de promenade. Les interrogatoires constituaient notre seule distraction. C'étaient des interrogatoires de la Stasi : « *voulez-vous travailler avec nous ?* » « *Non !* », et je m'en prenais directement une dans la gueule de la part de vrais prolos, de messieurs muscles aux bras tatoués. C'étaient trois jeunes hommes qui ressemblaient à d'anciens taulards. Ils me montraient des photos sur lesquelles je devais reconnaître des gens. Ils étaient abrutis au point de ne pas se rendre compte que je ne me re-

connaissais pas moi-même sur les photos... Ensuite venait un autre qui voulait que j'accepte que mes poèmes soient détruits. J'ai refusé, et ils les ont quand même détruits, mais sans mon accord.

Toutes les deux semaines, on me prêtait deux livres que je ne choisissais pas, de vraies merdes qui parlaient d'Erika et Hans et voilà que Hans part à l'armée et comment leur amour reste intact..., voilà les merdes qu'ils racontaient. Heureusement, j'en ai aussi reçu quelques-uns qui étaient vraiment bons, comme Anna Seghers par exemple. Je ne l'aurai jamais lue dehors. J'ai même lu *Das neues Deutschland* [journal quotidien du régime] en entier ! Comme j'étais jeune, on m'a même donné des fruits une fois, quelle récompense ! J'ai cru mourir de joie. On m'a toujours confisqué l'argent que m'envoyaient mes parents, sauf une fois 15 Marks. Avec ça, j'ai cantiné des cigarettes, de la moutarde et de la limonade. Une autre fois, mes parents m'ont apporté du *Nudossi*, ce nutella de l'est qu'on ne trouvait jamais nulle part. Là, on a fait la fête dans la cellule. C'en était une de fête ! Il ne se passait jamais rien, c'est pour ça qu'on se concentrait ainsi sur la bouffe. Sur la bouffe et sur son corps. Par la suite, j'ai appris très vite ce qui se passe en taule, et ce qu'il est possible de faire. Tous les soirs, j'ai crié aussi loin que possible « *Bonne nuit !* » à Ratte et à Fleischer, de toutes mes forces, par dessus toute la cour, jusqu'au bâtiment des hommes. Fleischer et Ratte ont toujours répondu à mes appels. Finalement, on m'a attribué deux nouvelles codétenues qui se trouvaient là pour « *comportement asocial* ». A partir de ce moment-là, c'est parti à fond. Pendant deux semaines, nous avons animé toute la taule, gueulé à travers les couloirs, imité la télé. Nous avons fait tout ce qui était interdit et ramené nos grandes gueules. J'ai énormément ri en préventive. Quoi de plus logique que d'avoir eu les idées les plus

folles dans cette situation exceptionnelle... ? Ça a duré jusqu'à ce qu'ils nous séparent.

Ils m'ont mise ensuite avec les « *asociales* » les plus terribles, parce qu'ils pensaient que la pire peine qu'ils pouvaient m'infliger était de me placer avec des gens « *au niveau zéro* ». Comme j'avais 17 ans, on ne pouvait pas me mettre à l'isolement, et on m'avait déjà collé toutes les autres punitions. Là, il m'a fallu écouter à longueur de journée des histoires de prostituées, de pipes et de sodomie.

Ça a marché. Pendant une semaine, je ne me suis pas faite chopée à crier, ni en faisant passer des trucs avec le yoyo... et j'ai demandé à ce qu'on me remette avec des gens « *normaux* ».

Le procès a commencé quatre mois après. Il a entièrement tourné autour du fait « *d'être punks* ». L'avocate que m'avaient procurée mes amies de Leutzsch a tout de suite dit que je n'avais pas beaucoup de chance de m'en sortir. Je n'ai construit aucun rapport de confiance avec elle, parce que je ne savais pas comment se déroulait un procès. Je me suis dit qu'elle était elle aussi une sorte de Stasi.

Au cours du procès, j'ai dû aller d'urgence aux toilettes. Lorsque je me suis assise sur la cuvette, je n'ai pas pu pisser, car les policiers restaient face à moi. C'était vraiment infernal. Je n'arrivais plus à me concentrer sur rien, et j'ai pensé : ça m'est complètement égal ce que je vais prendre, l'essentiel c'est que je puisse aller aux toilettes ! Deux semaines plus tard, lorsqu'il a fallu y retourner pour le verdict, j'ai été étonnée qu'on me sorte de cellule au pas de course, qu'on me fasse entrer puis sortir du panier à salade les menottes aux poignets, bâillonnée et toujours en courant. Nous sommes passés de la Bernhard-Göring-strasse au tribunal. Là, j'ai pu apercevoir tous mes amis qui étaient postés à l'entrée. Lorsqu'ils nous ont vus, ils

ont symboliquement levé le poing, ce qui m'a beaucoup réjouie. Ils ne pouvaient pas crier, on les aurait immédiatement fait sortir pour ça. Il était déjà assez dangereux de se trouver à cet endroit juste pour nous.

Bien entendu, ils avaient choisi la plus petite salle. Mes meilleurs amis étaient à l'extérieur. Rotz a fait un scandale en demandant pourquoi on lui interdisait d'entrer au tribunal en bleu de travail, alors qu'il était un travailleur au pays des travailleurs et paysans. Mon père avait mis exprès un jeans déchiré avec une vieille veste et, quand il est entré, il a également levé le poing vers moi. Cela a beaucoup compté pour moi.

Ils ont prononcé le jugement si vite que je n'ai pas vraiment compris ce qu'ils disaient. Fleischer a pris 10 mois, Ratte 7, Krütznner 8, et moi 9. Immédiatement, on nous a tirés vers l'extérieur de la salle. Mon père a encore crié quelque chose, mais nous étions déjà en train de parcourir les couloirs du tribunal, menottes aux poignets, jusqu'à la cour. J'ai crié en direction de Fleischer : « *mais qu'est-ce qu'ils font ?* ». C'était comme si on allait nous pendre sur l'instant. En réalité, on nous a juste fait passer très rapidement par la porte de derrière parce que nos amiEs nous attendaient à la sortie.

A ce moment-là, ils ont eu peur de nous, et ça a été un sentiment très agréable.

J'ai fait le trajet jusqu'au centre de détention pour exécuter la peine, en compagnie des deux femmes avec lesquelles je m'étais si bien entendue. Cela signifiait : encore trois jours à la Kästnerstrasse. Nous nous en réjouissions d'avance. Mais celle-ci s'est révélée beaucoup plus dure que nous le pensions. De mon expérience à la Beethovenstrasse, j'avais gardé l'idée qu'on pouvait se permettre pas mal de choses, mais là, j'ai pu constater le pouvoir qu'ont les flics. Je me disais, ici ils peuvent

t'assassiner sans que personne ne le remarque. Ici, il y avait des matonnes d'un tout autre genre, des femmes assez vieilles, de vraies portes de prison avec les cheveux bien tirés, et avec des surnoms tels que « nazie » ou « gardienne de camp de concentration ». Une fois, lorsque j'ai crié quelque chose, des matonnes sont venues, m'ont tirée par les cheveux et m'ont fait tomber du lit d'en haut. Je me suis écrasée sur le sol en pierre. La douleur était atroce. Pour me punir, on m'a ordonné de cirer le couloir. J'ai refusé en arguant qu'il l'était déjà, alors elles m'ont menottée à un lit dans une cellule sans fenêtre. Deux heures après, elles m'ont redemandé la même chose puis, devant un nouveau refus, m'ont enfermée dans la salle des douches et attachée à un tuyau. Il y avait des traces de merde partout, et j'ai presque vomi sur moi. Comme je gueulais, elles ont inondé la pièce et m'ont laissée avec de l'eau jusqu'aux chevilles. Mes mains et mes pieds ont fini par devenir bleus, et je me demandais ce qui allait se passer. Lorsqu'elles sont finalement revenues me chercher, on m'a fait enfiler de grosses chaussettes et une veste pour que rien ne soit visible : j'étais transférée.

En préventive, l'ambiance était à la camaraderie. Les détenues s'entraidaient, nous partagions tout, et nous nous sommes donné du courage. Elles m'ont dit que ça se passerait bien pour moi, que j'irai au quartier des mineurs et que dans tous les cas, j'arriverai bien à m'imposer : « toi, avec ta grande gueule, tu t'en sortiras partout. Tu n'as pas à avoir peur ».

On nous a transférées à bord de l'express *Otto-Grotewohl* dans un wagon de prisonnières qui contenait très peu de places, presque un wagon à bestiaux. On nous a fait traverser la gare menottes aux poignets comme de grandes délinquantes. Nous avons alors pris congé les unes des autres, car nous allions

chacune dans une taule différente. A part moi, personne ne savait où elle allait. J'étais transférée à Hohenleuben, la seule prison pour femmes mineures.

Je m'en suis sincèrement réjouie. Des jeunes ! Seulement des jeunes filles dans le groupe ! Avec elles, j'allais pouvoir bavarder tranquillement !

Hohenleuben était un grand bâtiment neuf doté de grandes pièces claires avec fenêtres, très différente des autres taules. Après la cellule d'arrivée, on nous tenait encore une semaine à l'écart du groupe, et j'ai entendu courir dans le couloir, des chuchotements, et des filles qui criaient des choses sympathiques. J'avais l'impression d'être en camp de vacances.

On m'a donné des fringues horribles, une jupe raide, de grosses chaussettes et un foulard à carreau (à mettre sur la tête). On se ressemblait toutes. Lorsque je suis arrivée dans la cour, elles ont toutes accouru vers moi, me demandant d'où je venais et pourquoi j'étais là. Je leur ai raconté ce que j'avais tagué, mais elles ne m'ont pas cru. « *On ne prend pas si peu pour une chose pareille* », m'ont-elles répondu. « *Tu débloques, tu mens, tu n'ès même pas punk* » ; elles ont commencé à me chercher, me donnant des coups de pied dans les tibias et me bousculant. Je ne comprenais plus rien à rien.

A partir de là, je n'ai plus voulu sortir dans la cour ni me rendre aux repas, car j'avais terriblement peur. Les filles me jetaient de la bouffe, me saluaient avec un « *Heil Hitler* », me menaçaient à travers la porte de la cellule, et je ne savais absolument pas ce qu'elles me voulaient. Les mineures étaient très différentes des autres détenues. Il n'y avait ni mères ni personnes plus âgées parmi elles, qui auraient pu se trouver là pour des délits économiques. Ici, les filles venaient toutes de foyers ou de maisons de correction, et avaient un terrible besoin d'être le centre du monde. Il régnait une atmosphère

follement explosive. Lorsque je suis arrivée dans mon groupe, j'avais horriblement peur. Elles voulaient que je me comporte bien, afin que le groupe ne se fasse pas tancer ou punir. Je me demandais si elles n'étaient pas cinglées et où j'avais bien pu tomber.

Parmi les femmes, il y avait la soi-disant « élite ». C'est elles qui déterminaient qui se prenait une baffe dans la tronche, c'est à elles qu'on devait céder un pourcentage de ses colis, c'est encore elles qui contrôlaient ce qui se passait entre les filles. Il faut dire que les matonnes ne s'intéressaient pas aux accrochages entre détenues. D'ailleurs, personne n'aurait jamais appelé une matonne. C'était tabou, particulièrement lorsque cela concernait le groupe « délite », huit filles, de vraies cogneuses qui s'étaient autoproclamées membres de ce groupe. Dès le début, elles sont venues me voir et l'une d'elle m'a dit : « *bien, maintenant tu me baises les pieds* ». Sur le moment, j'ai pensé : « *si tu le fais une fois, alors tu devras le faire tout le temps. Ne le fais pas, quoi qu'il advienne* ». Je savais qu'après une telle chose, je n'aurais plus jamais pu me regarder en face. Malgré tout, j'étais tentée, le courage n'est pas venu de moi, mais de la raison.

Je leur ai répondu que je ne comprenais pas ce qu'elle voulait, et qu'elle devait me le montrer. Lorsqu'elle s'est mise à genoux et m'a montré ce qu'elle voulait, je lui ai demandé si elle avait pas l'impression d'avoir l'air con.

Elle s'est relevée, m'a regardée et m'a dit : « *tu es OK* ».

Mais cela ne voulait rien dire. Ce n'est pas pour cela que j'avais une meilleure position, ça n'avait été qu'un heureux hasard. Il fallait lutter jour après jour pour se faire sa place.

Jusqu'à Noël, je n'ai pas prononcé un seul mot à l'intérieur du groupe. Les filles se faisaient des cadeaux, et bien sûr, je n'ai rien reçu. Puis, à l'heure du repas, un groupe de prison-

nières majeures qui se trouvaient aussi à Hohenleuben est arrivé. Parmi elles se trouvait aussi Maria, qui m'apportait un très gros sac plein de cadeaux. Quelques prisonnières avaient fait une collecte pour que j'ai aussi quelque chose à Noël, elles avaient remarqué que j'étais toujours seule. J'ai remercié Maria de tout mon cœur. Je la connaissais très bien du milieu de Leipzig, c'était une hippie. Elle était très respectée parmi les 400 détenues adultes d'Hohenleuben, c'était une des « grandes gueules ». Le fait de m'offrir un cadeau m'a procuré un grand respect chez les filles, et Maria signifiait ainsi clairement au groupe d'élite : « *foutez-lui la paix !* ».

En taule, il a fallu que je commence un apprentissage de couturière. Il y avait des cours et des discussions sur des thèmes politiques. Là, on nous expliquait à quel point nous avions enfreint la loi, on discutait de sport qu'on ne pratique que pour l'Etat, on mettait l'amour lesbien plus bas que terre, et on parlait des élections. J'ai dit que j'avais 17 ans, et que je n'avais jamais eu le droit de vote. Je n'avais jamais pu voter pour dire si je voulais d'un Etat ou pas, mais que j'avais quand même été condamnée par ses lois. « *J'aimerais bien vivre dans un autre pays avec d'autres lois* », ai-je conclu pour provoquer, puis je me suis directement fait virer de la salle.

Lorsque j'ai été transbahutée dans une cellule où toutes avaient été à l'école [c'est-à-dire vécues ailleurs qu'enfermées], et où aucune ne faisait partie de l'« élite », j'ai pensé pouvoir faire bouger les choses. Quand quelque chose est de la merde, bien sûr que tu veux les faire changer. Ça a commencé par des bagarres pour ne pas faire mon lit, cirer les chaussures, ne pas faire chier les nouvelles arrivantes. Nous avons essayé de saper le pouvoir du groupe d'élite, et ce fut comme dans un roman policier. Il fallait être prudentes, car il ne devait

pas l'apprendre. Nous ne pouvions pas nous permettre une confrontation ouverte, sinon ça aurait foiré, et aucune fille n'aurait accepté d'y participer. Là, j'ai fait preuve d'une diplomatie hors pair, genre nous sommes toutes dans le même bateau. Ensuite, je me suis aussi rapprochée de la meneuse du groupe d'élite, j'ai fait appel à son sens de la justice. Je lui étais sympathique, parce que je me montrais sincère. Mais il ne fallait pas exagérer, on pouvait perdre sa position à la moindre occasion. C'était très fréquent.

Cela a fini par porter ses fruits. Ça n'était pas aussi dur qu'au début, lorsque je suis arrivée. Bien sûr, les baffes partaient de temps à autre. Mais lorsqu'on réglait une affaire concernant une fille, celle-ci participait à la discussion, ce qui était avantageux quant au résultat.

Un autre point : nous devons nous-même noter notre comportement en taule. Je me mettais toujours la même sale note, car ça m'était égal. Je m'en foutais d'avoir le droit de regarder la télévision ou pas. Ils ne pouvaient pas non plus nous mettre éternellement à l'isolement. Finalement, les matonnes ont essayé de mettre la pression par le biais du groupe. « *Si une seule d'entre vous a une sale note, aucune ne pourra regarder la télé !* ». Mais à force, il est arrivé un moment où personne n'en a plus rien eu à foutre dans notre groupe, et le chantage des éducatrices est tombé à l'eau.

Il y avait aussi les punitions collectives. Lorsque j'étais par hasard l'aînée du groupe, on m'a demandé de faire descendre l'escalier correctement à mon groupe. Nous l'avons donc redescendu, mais elles ont voulu nous le faire refaire cinq fois. J'ai regardé les filles, et nous l'avons refusé avec détermination. « *C'est pour nous chercher* », ai-je dit. On nous a immédiatement interdites de réfectoire et enfermées dans la salle de garde pour mutinerie. On nous a punies en restant en « cel-

lules fermées». En temps normal, les cellules étaient ouvertes et on pouvait naviguer dans les couloirs – c'est cette possibilité-là qui était supprimée. Nous avons alors décidé de retourner cette situation en la rendant tellement agréable qu'elle ferait pâlir d'envie celles qui resteraient à l'extérieur et leur donnerait envie de nous rejoindre. Nous allons faire gerber les matonnes !

Nous avons alors développé des trésors d'imagination, joué, fait du sport, crié (de joie). On a réussi à s'occuper pendant quatre jours, puis la dynamique de groupe est retombée et certaines ont préféré ressortir pour regarder *Winnetou* à la télévision.

La taule a également été pour moi une expérience positive. J'ai appris ce que l'on peut supporter, à quel point on peut aller loin dans ses refus, quel courage on peut avoir, et ses propres limites. J'ai vu combien les gens sont injustes, combien ils peuvent être faux et intrigants. Tout cela, je ne le connaissais pas à cet âge-là. J'avais toujours eu de bon amis et j'ai appris qu'il n'y a pas que de bonnes personnes. Mais d'un autre côté, j'ai aussi compris que ces personnes ne sont pas non plus « méchantes », qu'elles le sont devenues. C'est vraiment fou, ce que certaines filles ont vécu. Je me suis aussi rendu compte qu'au fond de moi je suis très lâche, et que tout ce que j'ai fait de « courageux », je l'ai fait uniquement par raison. « *Tu dois faire comme ça, maintenant ! Tu dois agir avec justesse, sinon tu ne pourras plus te supporter, et les autres dehors non plus* ». Et cette décision, je ne la regrette pas. Je me suis toujours dit : « *mes amies me voient de l'extérieur, et tu dois dire ou faire cela* ».

Lorsque je suis sortie, je n'ai pas arrêté de pleurer. C'était terrible pour moi, de savoir que toutes les filles étaient encore

là-dedans. Ma « libération » ne m'a pas calmée. J'étais certes dehors, mais cet enfermement ne me quittait pas. Ce sentiment a duré des années et des décennies. L'idée que des filles restaient toujours là-bas m'a complètement bousillée. J'en ai cauchemardé des nuits entières.

Le lendemain de ma sortie, je suis allée à la Wilhemshöhe pour retrouver mes amies. Là-bas, on a commencé par m'apprendre qui était en prison, et qui était passé à l'Ouest. Ma meilleure amie était en taule, tous les Leutzscher en prison, mon copain de l'époque à l'Ouest. Rien n'était vraiment beau. Le soir, ils ont organisé une fête de bienvenue. Ça m'a fait très plaisir. Les jours suivants, j'ai passé tout mon temps avec Ratte. Nous avons uniquement discuté de notre expérience de taule, nous nous sommes raconté toutes nos histoires, et avons échangé toutes nos impressions.

Un an après cette « libération », je suis retournée avec Chris, une fille avec qui je m'étais liée d'amitié en prison, à Hohenleuben pour rendre visite à un prof, le seul qui n'était pas comme les autres et qui nous donnait un peu d'espoir. Il était comme un oasis dans cet océan de merde, et essayait de régler en dehors des matonnes les problèmes qu'il y avait entre nous. Il nous a porté de l'intérêt, et nous traitait comme des personnes normales. J'aimais bien ce prof, et il avait pris très gentiment congé de moi. Il était classe, et je me suis toujours demandée pourquoi cette personne travaillait là-dedans.

A Hohenleuben, ça a été la panique générale. Nous avons été immédiatement reconnues. Dans ce village, tout le monde avait un lien quelconque avec la prison. C'était le seul employeur important pour eux. On nous a évitées. Ils ont probablement pensé que nous voulions nous venger, ou commettre un attentat. Nous essayions en fait de trouver où habitait ce prof. Il résidait dans une petite maison, et nous a invité à boire

un café après avoir bredouillé. Bien entendu, nous voulions parler de la prison avec lui. Nous sommes alors allés nous promener, parce qu'il supposait que son appartement était sur écoute. Il nous a raconté son parcours, que la taule payait bien les profs, que les jeunes enfermés étaient en quelque sorte un défi pour lui. Bien sûr, il ne pouvait pas nous dire tout ce qui le faisait gerber dans ce système. Il ne savait pas ce que nous ferions de telles infos, mais il a clairement sous-entendu qu'il considérait beaucoup de choses très graves. Il avait bien remarqué que son travail ne servait à rien et que toutes les files étaient des récidivistes. Il était vraiment flippé, mais ça l'impressionnait tout de même que nous soyons revenues pour le voir.

Lorsque j'ai été libérée, on m'a aussi remise les lettres de Mita, dans lesquelles elle m'écrivait en personne pour me dire qu'elle trouvait complètement incroyable que j'ai tagué tout cela pour eux. Elle m'a écrit plusieurs fois, et m'a toujours fait passer le bonjour. Je crois qu'elle a simulé la folie et reçu une peine moins lourde que Jana. Jana a passé quelques mois en taule dans la prison de femmes de Hoheneck réservée aux « politiques », et est restée ma copine.

On a continué à jouer la chanson *Les nazis sont de retour à Berlin-est*.

Connie M.
(née en 1966)

Est-ce que ça vaut le coup de marcher au pas pour
celui qui ne t'aime pas ?

Est-ce que ça vaut le coup de marcher au pas pour
celui qui te piétine ?

Est-ce que ça vaut le coup de marcher au pas pour
celui qui te hait ?

Est-ce que ça vaut le coup de marcher au pas pour
celui qui t'enferme ?

Dis-le, raconte-le, crie-le, la vérité est si proche

Dis-le, raconte-le, crie-le, qu'est-ce qui peut se passer
de plus de toute façon ?

Dis-le, raconte-le, crie-le, les journaux sont rouges,

Dis-le, raconte-le, crie-le, les citoyens sont des morts
vivants

Dis-le, raconte-le, crie-le et les mouchards écoutez
bien : si nous allons en prison pour ça, soyez certains
qu'une fois sortis, on sera des terroristes.

Namenlos (Michael Horschig alias « A-Micha », Jana
Schloßer, Frank Mash, Mita Schamal, 1983-1987)

S'ILS VOULAIENT CE CONFLIT, ALORS ILS L'AURAIENT !

En 1988-89, je fréquentais beaucoup de concerts. Je me baladais donc souvent dans la région de Leipzig. Dans les concerts, la plupart des gens qu'on pouvait qualifier de tendance punk, wave et indépendante étaient plutôt jeunes. On se faisait souvent brancher dans la rue. Après ou avant les concerts, beaucoup de bagarres éclataient à cause de notre look, et nous nous sommes souvent fait taper par des fachos. L'époque était fort marquée par les bastons.

Ces bastons n'allaient pas très loin, mais on nous considérait véritablement comme du gibier hors-la-loi. Je vivais à Gorlis, et il m'est par exemple arrivé de me faire soudain attaquer par plusieurs jeunes pendant que j'attendais le bus. C'était juste lié à mon apparence. Ils m'ont tabassé si brutalement que j'en suis resté à terre, assommé.

A l'époque, je ne me considérais pas comme d'extrême-gauche, et je n'utilisais pas ce terme ; je me voyais plutôt comme un punk ou un waver. Et je ne passais guère inaperçu.

Fin 1989, nous nous sommes retrouvés dans deux cercles d'amis autour d'un groupe punk de l'école. Certains habitaient à Connewitz, d'autres venaient de la région de Gorlis, dont

moi. Nous avons décidé de réagir à toutes ces attaques. Nous avons commencé à nous défendre.

Comme nous allions encore tous à l'école, ou que nous étions en apprentissage, nous avons souvent entendu par les uns ou par les autres que, dans leur établissement, des gens en attaquaient ou en menaçaient d'autres à cause de leur look dérangeant.

Certains d'entre nous qui venaient d'ailleurs se rendaient alors là-bas, choppaient les mecs et leur disaient sur un ton intimidant : « *si ça continue comme ça, tu vas avoir des problèmes.* » Quand nous avons appris par la suite que ces gens se retrouvaient quelque part, pour ensuite partir à la baston, nous y sommes aussi allés, et nous les avons chassés de ce point de rendez-vous. Mais c'était assez rare à l'époque. Nous sommes surtout intervenus dans les écoles et dans les lieux où nous étions nous-mêmes exposés à ces attaques.

D'ailleurs, nous faisons beaucoup de choses ensemble. Quelques-uns occupaient une maison au centre-ville. Elle n'était pas squattée comme on l'entend aujourd'hui : on s'installait simplement dans les appartements vides. Dans cette maison, deux Palestiniens et un couple d'alcooliques vivaient également comme ça.

C'est aussi devenu un lieu de rendez-vous pour nous tous.

L'impulsion pour nous organiser de manière plus structurée est venue fin 1989. Lors d'une manif sur la place Dimitroff, nous avons vu une banderole contre la montée du néofascisme, et des gens un peu plus vieux se sont adressés à nous. Ils nous ont expliqué qu'ils étaient d'un groupe antifasciste de Berlin-ouest, et ils nous ont demandé ce que nous faisons ici, à Leipzig. Nous avons essayé de leur expliquer un peu, et ils

nous ont demandé si nous n'avions pas envie de leur rendre visite à Berlin.

Nous y sommes donc allés et nous avons discuté de la situation. Ils voulaient connaître beaucoup de choses sur Leipzig et la RDA, mais n'avaient pas très envie de nous raconter comment ils fonctionnaient. L'ambiance était très agréable. Nous les avons aussi accompagnés dans une sorte de centre de documentation, où nous avons pris beaucoup de matériel sur les *Republikaner*. C'était justement ce parti neo-nazi qui commençait à s'implanter à Leipzig.

Je me rappelle des manifs du lundi [en 1989, avant la chute du Mur] et de nos contre manifs, quand les fachos ont commencé à faire leur apparition, pas individuellement, mais en vraie bonne meute. Quand je parle de fachos, il s'agit de ces mecs qui tabassaient dans les rues.

Avant 1989, il y en avait déjà des fachos, qu'ils se présentent comme des jeunes d'extrême-droite ou sous quelque autre nom. Ils portaient des bombers, quelquefois des stickers, des bottes ou des chaussures de randonnée, et on faisait plutôt attention à la couleur de leurs lacets. D'autres arboraient le style assez radical des jeunesses hitlériennes, en l'imitant plus ou moins bien. En tous cas, chez eux tout virait consciemment vers la droite, dans la direction militaire nazie.

C'est comme cela qu'ils ont fait leur entrée, très arrogants, et allant de l'avant. Ils n'arrêtaient pas d'attaquer dans la rue.

Dans les manifs du lundi, ils apparaissaient en général rasés ou avec la raie sur le côté, en bombers et en bottes, le cliché typique du néo-nazi de l'Ouest. La plupart étaient aussi skins, ils correspondaient à cette tendance classique de boneheads nazis. Après l'ouverture des frontières, leurs bombers ont commencé à se remplir de stickers, au début ceux du MND/

NPD : « *Un coeur pour l'Allemagne* », puis « *Je suis fier d'être Allemand* » ou « *L'Allemagne dans les frontières de 1937* ».

Ils étaient surpris quand des gens se défendaient contre leurs agressions. Vu aujourd'hui, ce n'était pas particulièrement brutal. Certes, on les foutait par terre, mais c'était tout. Nos attaques consistaient plutôt à y aller et à assurer une présence. On courait leur montrer « *nous te connaissons et nous savons ce que tu fais* ». Ils ont d'abord eu du mal à comprendre d'où nous savions tout cela, et ça a aussi contribué à ce que ça marche la plupart du temps.

Ensuite, des gens connus à qui on pouvait attribuer certaines agressions ont été ciblés de façon précise, et blessés. Les affrontements sont montés en brutalité, comme le degré de violence que nous utilisions.

Au départ, l'idée extrêmement déterminante pour nous était la suivante : « *quel genre d'humains voulons-nous être ?* ». Nous ne voulions pas employer la violence, et étions plutôt pacifiques. Je ne pouvais absolument pas m'imaginer taper sur quelqu'un.

Mais quand tu te fais tabasser plusieurs fois et que tu en sors blessé, tu changes vite. Tu n'as plus envie de te la boucler ou de te contenter de regarder quand ça arrive à d'autres.

Nous sommes donc sortis de manière plus agressive. Nous nous sommes également fait des stickers et nous sommes aussi habillés de manière voyante, contrairement aux antifas d'aujourd'hui. Nous voulions essayer de toucher les gens. A l'époque, je me trimbalais en veste de cuir avec des trucs écrits dessus, dans l'espoir que les gens les liraient, les trouveraient bien, ou que ça les ferait simplement réfléchir. C'était vraiment ce que j'avais en tête.

Nous accordions aussi une grande importance au fait que ces attaques dans les rues ou dans leurs lieux de rendez-vous ne deviennent pas des actions de spécialistes, que les raisons en soient claires pour tout le monde, que le pourquoi nous visions ces gens soit manifeste. Je dirais aujourd'hui que cette manière de formuler les choses est un peu bête, car on se met dans une position de conscientisation de la société, comme si on n'en faisait pas partie. Mais à l'époque, nous nous imaginions vraiment que cela produirait quelque chose. Nous voulions toujours qu'il soit clair pourquoi nous avions frappé quelqu'un : « *il a incendié cette maison* », « *il a tabassé ces personnes* ». Nous voulions aussi leur montrer, à eux, qu'ils ne pourraient pas continuer comme ça, que nous n'allions pas l'accepter, et que cette violence leur retomberait dessus.

Au début, nous pensions très naïvement que les gens de la rue et même la police et les politiciens devaient être de notre côté, parce que, dit grossièrement, « nous étions pour le Bien et contre les fascistes ». Nous avons vraiment été indignés lorsque les flics ont commencé à nous contrer et à protéger les fascistes de fait. Nous nous sommes demandés « *quel intérêt ont-ils à faire cela ?* » De toute manière, quand nous avions des infos, nous ne portions jamais plainte, car nous savions qu'on ne pouvait pas faire confiance à l'Etat, qu'il n'a aucun intérêt à supprimer les causes, et qu'il préfère préserver sa propre tranquillité. Nous ne voulions pas nous adresser à un quelconque Etat, nous voulions agir par nous-mêmes. Et la police n'était évidemment pas de notre côté. C'était plutôt notre ennemi.

Nous avons fait très attention à ce que la violence ne devienne pas un but en soi, et veillé à ne pas y prendre de plaisir. Nous avons beaucoup parlé de cela. Chez quelques-uns d'entre nous, les sentiments de vengeance prenaient parfois le dessus :

« maintenant ça suffit. Maintenant, on va leur faire payer. » Nous ne voulions pas négliger cet aspect et nous laisser aller à cela, afin de ne pas devenir des cogneurs comme eux, juste avec d'autres stickers. Pour nous, il était aussi très important de parler de nos peurs. Nous avons accepté que des gens aient peur de se mettre dans de tels affrontements. Ça a plutôt bien fonctionné. Les potes ne se sentaient pas mis sous pression pour participer à des actions, et se retrouver dans des situations qu'ils ne pouvaient pas assumer. Au début, ça allait de soi, car nous étions un cercle d'amis.

Par la suite, nous sommes rapidement tombés dans ce cliché de l'antifascisme ou de l'extrême-gauche venu de l'Ouest. On nous a imposé ces concepts de tous côtés, et d'une certaine manière, nous les avons aussi repris à notre compte. Avant 1989, je ne me serais jamais défini comme d'extrême-gauche, définitivement pas. A vrai dire, c'est curieux comme les gens te collent rapidement une étiquette. Après avoir été « contre-révolutionnaires », nous sommes soudain passés dans les manifs du lundi au statut d'« enfants de la Stasi » ou de « sales rouges. »

Bien-sûr, nous faisons partie de ce qu'on appelait alors la mouvance de Leipzig, et nous en partageons naturellement le sentiment. Avant la réunification, nous ressentions particulièrement l'euphorie de pouvoir changer quelque chose, car tout bougeait. Quand je repense à cette période, j'éprouve encore ce sentiment. Mais ça a vite pris fin après la réunification. Tout à coup, il nous a semblé être dépassés par le cours des choses et par tout ce que nous avions soudain en tête.

*Extrait du texte de Harald
(né en 1971)*

Annexe

1953 : EMEUTE À BERLIN-EST

Pour comprendre les événements de juin, il faut savoir ce que c'est que la vie normale en zone russe. La disette est permanente. Alors qu'à Berlin-Ouest on vit sans cartes et que les magasins regorgent de provisions, Berlin-Est, bien que relié à la partie la plus agricole de l'Allemagne, a toujours des cartes spéciales pour les enfants, les non-travailleurs, les travailleurs légers, les travailleurs de force, les intellectuels n° 1, les intellectuels n° 2, etc... Pour les militants des cadres du Parti, il y a des attributions spéciales ; pour l'homme ordinaire, non seulement les rations sont maigres, mais le plus souvent on ne peut les toucher, parce qu'il n'y a plus rien à acheter. Où donc passent les vivres ? Une bonne partie s'en va en Russie ; une autre est réservée aux privilégiés du régime. Enfin, en marge des magasins (privés ou coopératifs) vendant à la taxe, le gouvernement a créé des magasins spéciaux qui font du marché noir officiel à gros bénéfice ; ce sont les « *Handel Organizationen* » (organisations de commerce) ou H.O. ; mais les mauvaises têtes les ont surnommés « *organisations de famine* », ou « *affameurs de l'Est* » (Hungernder Osten).

Étant donnée la disposition géographique des diverses parties de la ville et le système des transports qui la dessert, il est in-

dispensable que les gens puissent passer par le secteur russe aussi bien que par ceux occupés par les Français, les Anglais, ou les Américains. Mais, tandis qu'il n'y a pas de différence entre les secteurs occidentaux, on remarque immédiatement dans la partie soviétique la misère et le délabrement général, ainsi que la pénurie de vivres, de vêtements et d'autres articles de première nécessité. Les seules choses qui soient en abondance sont la propagande et la discipline. Partout, dans les rues, des images géantes de Lénine, Staline, Pieck (chef communiste allemand) et consorts ; partout, sur les lieux de travail, des règlements draconiens, des normes élevées, des bas salaires et des mouchards. Bref, telle était la situation à la mi-juin, lorsque le vice-président du Conseil des Ministres, M. Rau, annonça une nouvelle diminution des salaires réels et une augmentation des normes : désormais, les ouvriers devraient manger encore moins, être encore plus mal vêtus, et s'épuiser encore davantage à « construire le socialisme ».

Cette déclaration du ministre Rau, le matin du 16 juin, fut le thème d'une discussion animée dans divers chantiers du bâtiment dans la *Frankfurterallee* (devenue *Stalinallee* par la grâce de l'occupant) ; les contremaîtres et les conducteurs de travaux n'obtenaient pas qu'on se mît au travail ; les ouvriers s'échauffaient, on pestait, on jurait, on discutait en pleine rue. Sur un des chantiers, on décida d'abord d'envoyer au Ministère une délégation de deux membres, mais il était probable que ceux-ci seraient tout simplement arrêtés. Alors se forma pour les escorter un groupe résolu de soixante à quatre-vingts. La nouvelle se répandit dans les chantiers avoisinants, et finalement, c'est en bloc que les gars du bâtiment partirent présenter leurs revendications. Un millier d'hommes était en marche, sans chefs, sans ordre militaire, sans portraits ni pancartes.

Les passants s'arrêtaient d'abord stupéfaits devant cette manifestation d'un genre nouveau. Lorsque s'élevèrent les clameurs de protestation contre l'élévation des normes, l'intérêt devint de l'enthousiasme : on fit cortège au cortège ; la colonne gagnait l'*Alexanderplatz* (quartier populaire au centre duquel se trouve la Préfecture de Police) et faisait boule de neige à vue d'œil, quand surgit un premier incident. Deux compagnons de chantier sont embarqués par les *vopos* et traînés à la « Présidence de la Police populaire ». Mais la foule, s'amassant sous les fenêtres, menace de donner l'assaut ; les pierres volent à travers les vitres, et la température est telle, que les *vopos* jugent plus prudent de relâcher les prisonniers. Là-dessus, un cri s'élève :

« *Allons au gouvernement !* » et la colonne ouvrière se remet en marche. Elle arrive vers midi sous les fameux tilleuls berlinois, *Unter den Linden* ; chemin faisant, elle s'est grossie et se compte maintenant par dizaines de mille ; plus elle s'enfle et plus les revendications s'élargissent. On ne proteste plus seulement contre les normes excessives, mais contre les barrières séparant les secteurs et les zones, et finalement contre le gouvernement et le régime. Les étudiants de l'Université Humboldt se mêlent à la foule ; elle compte maintenant cent mille personnes et se sent maîtresse de la rue. Devant l'ambassade russe, elle scande : « *Ivan, hau ab* » (Ivan, rentre chez toi) et « *Wir wollen keine Slaven sein* » (Nous ne voulons pas être des esclaves), puis encore et toujours « *Wir fordern freie Wahlen* » (Nous exigeons des élections libres) ; le drapeau soviétique sur la Porte de Brandebourg - escaladée par de jeunes audacieux - est amené, déchiré, brûlé. Les images géantes des chefs et leurs mots d'ordre monumentaux excitent la colère populaire qui s'acharne à les mettre en pièces. Enfin, nous voilà dans la

Leipzigerstrasse, en face du siège du gouvernement (l'ancien ministère de l'Air sous Goering). Jusqu'à présent, nous n'avons presque pas rencontré de résistance : il est deux heures de l'après-midi.

Bien que le gouvernement soit en séance, personne de nos grands chefs ne se trouve disposé à nous régaler d'un discours ; l'indécision et la peur tiennent les bonzes du Parti, cachés dans leurs trous ; en vain, une table en plein air attend les orateurs. Alors on crie de nouveau : « *Démision ! A bas le gouvernement !* » ; puis l'on chante à l'usage de MM. Ulbricht et Pieck : « *Der Spitzbart und der mit der Brille - Sind nicht da durch unser Wille* » (La barbiche et l'homme aux lorgnons - Ce n'est pas nous qui le voulions). A la fin se montre Rau, vice-président du conseil. Il monte sur la table et veut haranguer la foule. Mais on lui crie de descendre et on lui fait perdre l'équilibre en soulevant la tribune improvisée sur laquelle il gesticule. Le ministre Selbmann lui succède ; il grimpe sur la table. Cela ne lui réussit pas davantage. Un maçon grimpe à son tour et le jette à terre, alors qu'il promettait des normes moins dures. Et la joie n'a plus de bornes, lorsque le maçon s'écrie : « *Nous voulons être libres, et nous ne sommes pas seulement contre l'élévation des normes. Nous ne venons pas ici seulement pour la Stalinallee, mais pour Berlin tout entier !* »

L'après-midi s'avance, et la manifestation s'élargit encore par la sortie du travail ; deux voitures à haut-parleur escortées d'un car de police annoncent désespérément : « Les augmentations de normes injustifiées seront ramenées à leur ancien niveau. » Le car est mis en pièces détachées, une voiture est renversée, l'autre passe au service des manifestants. Des dirigeants du S.E.P., envoyés pour plaider la cause de l'apaisement, sont ber-

nés et rossés ; et le grand cri est lancé « *Grève générale !* » Le soir, les hommes ne tiennent pas en place ; une tentative de contre-manifestation des Jeunesses communistes se termine en déroute, sur la *Friedrichstrasse* ; la ville exulte dans sa force. La police n'a toujours pas contre-attaqué.

Au matin du 17 juin, l'atmosphère est tendue. Malgré la pluie qui n'arrête pas, des colonnes de manifestants se forment à nouveau dans les divers quartiers. La police paraît s'être ressaisie ; les postes sont doublés devant les édifices gouvernementaux de la *Leipzigerstrasse*. Les Russes patrouillent en camions. Les *vopos* en uniformes russes restent massés par gros bataillons. Dans la *Leipzigerstrasse*, les tanks soviétiques font la navette. Il pleut à verse. Des dizaines de milliers de gens envahissent les chaussées. La question est maintenant : esclavage ou liberté. On arrache les panneaux indiquant les limites du secteur russe ; le peuple veut effacer toute séparation entre Berlin-Est et Ouest. Une marée humaine flue et reflue autour de la Présidence de la Police populaire ; elle est repoussée par des charges très dures. Sur la *Potsdammerplatz*, des poteaux de démarcation et du matériel de propagande alimentent un feu de la Saint-Jean ; puis c'est l'incendie des locaux d'un journal et d'un établissement de l'*Handel-Organization*. Plus loin, une caserne de police est en flammes ; les policiers se sont repliés de la *Kolumbus-Haus*, et le drapeau blanc flotte aux fenêtres. Une partie de la *Vopo* s'est réfugiée à Berlin-Ouest. Mais la résistance gouvernementale va croissant à mesure que débouchent les tanks et les panzers russes. Dans divers quartiers, le peuple furieux donne l'assaut aux bureaux du S.E.P. (Parti socialiste unifié à direction communiste) ; on brûle les papiers, on rosse les permanents demeurés à leur poste. La *Kolumbus-Haus* et le café *Vaterland* sont en feu. La grève

est totale dans les transports et dans toutes les entreprises du secteur russe. Des renforts de dizaines de milliers d'habitants marchent courageusement de la banlieue ouest vers le centre de la ville.

De *Heringsdorf*, huit à dix mille hommes et femmes sont partis dès le matin. Les portes fermées des fabriques et les frontières des secteurs n'ont pu les arrêter dans leur action de débauchage et dans leur marche. Ils ont traversé Berlin-Ouest après avoir fait à pied plus de vingt-cinq kilomètres. La police avec ses matraques ne peut plus faire face à la tempête humaine. Débordée, elle ouvre le feu à plusieurs reprises ; les tanks russes foncent à travers la foule et la forcent à s'écarter précipitamment. Cependant, avec des pierres, des morceaux de ferrailles, des poutres de bois, un certain nombre de tanks sont échenillés. A l'abri des autres, s'avance maintenant la police populaire, sachant que les colosses d'acier les protégeront contre les poings nus des manifestants. Des coups de feu éclatent sur la *Potsdammerplatz*, suivis de salves de mitrailleuses. Bientôt, la place reste vide ; au début de l'après-midi, plusieurs blessés sont transportés par leurs compagnons vers Berlin-Ouest où ils seront en sûreté dans les hôpitaux. On annonce les premiers morts ; on les emporte. La police n'a maintenant plus d'hésitation ; elle s'excite à assommer les manifestants, à tirer, à chercher la multitude avec l'appui des chars russes. Et c'est miracle qu'il n'y ait pas davantage de victimes.

A 13 heures, l'état de siège a été proclamé par le commandant militaire russe. Les rassemblements de plus de trois personnes sont interdits. Mais c'est encore par dizaines de milliers que les gens se groupent dans les rues. De leurs autos, les militants de cadre du S.E.P. tirent avec des revolvers. Maintenant, dans

toutes les parties de la ville, l'initiative est aux forces gouvernementales qui assaillent et paralysent les manifestants. Des tanks rapides et toute une division d'infanterie russe sont jetés dans la balance. Partout il y a des morts et des blessés. Soixante-dix des plus gravement atteints sont transportés à Berlin-Ouest, dont six meurent. D'autres blessés et des morts restent sur place et l'on ne peut ni les secourir ni même les compter. Les Russes mettent en mouvement des conseils de guerre qui frappent les émeutiers de peines draconiennes immédiates. A la nuit tombante, l'insurrection a été écrasée par les chenilles des tanks et étouffée dans le sang. L'infanterie russe campe dans les rues ; toujours il y a des coups de feu dispersés, ou des salves. La révolte des exploités a été brisée une fois de plus.

Le 18 juin, les frontières du côté de Berlin-Ouest sont rétablies et gardées par les tanks russes, l'infanterie et la *Vopo*. Mais aucune entreprise ne fonctionne. Toutes les boutiques sont fermées. Le métro est arrêté, le trafic entièrement suspendu. Les habitants errent dans la ville. Malgré la loi martiale, les rues sont bientôt pleines de monde. On ne veut pas se croire vaincus. Cependant, la police cherche les « instigateurs de la rébellion ». Les bonzes du S.E.P., enfin sortis de leurs trous, font office de mouchards et d'indicateurs. On annonce l'exécution d'un habitant de Berlin-Ouest, l'ouvrier Willi Götting, condamné par une cour martiale ; on le présente comme ayant été un des « meneurs » de l'insurrection. Mais les « meneurs » n'étaient pas du côté des insurgés. L'émeute était spontanée de la part des travailleurs et de la population. Cette insurrection n'a été commandée ni ordonnée par personne. C'est un non-sens que de la présenter comme l'œuvre d'agents occidentaux. Il n'y avait là qu'une réponse à la provocation inouïe du gou-

vernement Ulbricht-Grotewohl, agissant comme sous-ordre de Moscou. C'est de ce côté-là – à l'Est – qu'il faut chercher les provocateurs.

*Quelques anarchistes qui ont pris part
aux journées de Berlin-est*

Et dans les autres villes (NdE) :

A **Magdeburg**, le Palais de Justice et la préfecture sont attaqués, les dossiers partent en fumée. 1.000 grévistes attaquent la prison de Sundenburg-Magdeburg. Ils ne peuvent libérer qu'une partie des détenus, car la police tire des toits et les tanks russes interviennent : 12 morts.

A **Gera**, en Thuringe, les grévistes occupent le siège de la police.

A **Erfurt**, la grève est générale et des prisonniers sont libérés.

Aux usines Leuna, près de **Merseburg**, 20.000 ouvriers débrayent. Ils forment un comité de grève ; une délégation est envoyée à Berlin pour prendre contact avec les grévistes de la capitale. Le comité de grève de Leuna utilise les installations de radio de l'usine. Les ouvriers marchent sur Merseburg. Environ 240 « vopos » sont désarmés ou rejoignent les colonnes des manifestants.

A **Merseburg**, 30.000 manifestants parcourent les rues, libèrent les prisonniers, désarment les « vopos ». 70.000 personnes se réunissent sur la Uhlandplatz. Il y a là les ouvriers des usines Leuna et Buna, des mines de Gross-Kayna, de la papeterie de Königsmühle, du bâtiment, les traminots, des employés, des « vopos », des ménagères. Ils élisent un comité central de grève de 25 membres. Ayant appris que les troupes russes arrêtent des grévistes et les gardent, les ouvriers se dirigent vers la prison et se font remettre les détenus par les russes.

A **Bitterfeld**, dans la même région, environ 35.000 manifestants se réunissent sur la *Platz der Jugend*. Le comité central de grève donne

l'ordre aux pompiers de nettoyer la ville des inscriptions et affiches staliniennes.

A **Brandenburg**, les ouvriers du bâtiment forment un comité de grève avec ceux des chantiers de constructions navales « Thälmann » ; ils envoient aussitôt des cyclistes aux principales usines. 20.000 manifestants parcourent les rues. Ils libèrent des prisonniers, attaquent le local du Parti communiste au pouvoir. La plupart des « vopos » (policiers) sont désarmés ou rejoignent les manifestants ; une minorité se défend.

A **Leipzig**, plus de 30.000 manifestants attaquent le Bâtiment de la Radio, les locaux du parti. Des policiers sont désarmés.

A **Rosslau** (Elbe), la grève commence aux Chantiers de constructions navales « Rosslauer ». Les ouvriers se dirigent vers la mairie, où le maire finit par se joindre à eux. Ils utilisent des camions avec haut-parleur pris aux « vopos ». Ils pénètrent dans la prison et libèrent 20 prisonniers politiques. Ayant rencontré un camion plein de « vopos », ils les désarment et les enferment en prison.

A **Iéna**, les grévistes attaquent les locaux du Parti et de son organisme pour la Jeunesse, détruisent leurs dossiers, s'emparent de quelques armes. Ils attaquent la prison et libèrent des prisonniers.

A **Halle**, des prisonniers sont libérés. A 6 heures du soir des milliers de grévistes se réunissent sur le « Hallmarkt » et le « Grossenmarkt » ; des orateurs improvisés prennent la parole ; les tanks russes sont arrêtés au milieu des manifestants. Un comité central de grève est élu.

*Sources
& traductions*

Les textes sont tous traduits d'un recueil allemand ayant pour cadre la ville de Leipzig. Ces récits se déroulent avant la chute du Mur de Berlin en 1989, dans un pays où la seule opposition aurait été composée d'intellectuels/artistes ou assurée par l'Eglise (protestante). Cette version de l'histoire voudrait nous faire croire qu'il n'y avait pas de continuité entre l'Est et l'Ouest (notamment les deux Allemagne), mais opposition entre «démocratie» et «dictature». Or la différence n'est pas plus grande entre capitalisme de marché et capitalisme d'Etat qu'entre les révoltés des deux blocs et l'Etat qui les écrasait. Ensuite, il est toujours intéressant pour les dominants de présenter une opposition officielle afin de constituer les cadres du futur et d'asseoir la légitimité du nouveau régime.

La plupart des récits de *Haare auf Krawall* nous montrent au contraire que les «dissidentEs» ne se battaient pas toutes pour les libertés formelles ou le paradis de la consommation de l'Ouest, mais bien pour une liberté qu'aucun Etat ne saurait satisfaire, et des désirs qu'aucune économie ne viendra combler. Enfin, même dans un cadre qui pouvait sembler absolu, ils nous montrent que l'oppression tient bien moins sur la force militaire que sur la soumission de tous et toutes. Ces jeunes qui squattaient, volaient, vivaient en petites communautés punks, se battaient avec les flics lors de fêtes, affichaient des messages subversifs dans les rues, et n'étaient finalement «asociaux» que parce que le reste n'était que trop social, en phase avec une société de contrôle et de délation.

L'absence d'autres références est due au fait que beaucoup de matériel anti-autoritaire (publications diverses, affiches, tracts etc), considéré comme subversif, a disparu au cours de déménagements impromptus ou de perquisitions, avant et après la chute du Mur. Par ailleurs, si nous avons discuté à bâtons rompus avec plusieurs compagnonNEs de l'ex-RDA sur cette période, rares sont celles et ceux qui ont mis leurs expériences par écrit. Le manque de temps en est une raison, car la réunification ne les a pas conduits à cesser leurs activités, bien au contraire. Du reste, certainEs d'entre eux éprouvent encore quelque réticence à revenir sur une page qu'ils ne considèrent toujours pas comme tournée.

Enfin, nous avons fait le choix de ne pas traduire de textes s'inscrivant dans toute une vague qui participe à la muséification de certains élans et de certaines pratiques, renvoyés soit à un pseudo âge d'or, soit à son pendant, une époque de plomb. Les témoignages ne sont pas plus neutres qu'aucun récit prétendument objectif. Ils révèlent aussi ce que sont et pensent leurs auteurs aujourd'hui, et sont liés de leur évolution. Nous préférons une certaine continuité à la quête de notoriété concernant des activités qui se voulaient subversives.

Nous vivions en faisant ce qui nous effrayait

• *Wir lebten, vom dem was wir fürchteten*, extrait traduit de *Haare auf Krawall, Jugendsubkultur in Leipzig 1980 bis 1991*, Connewitzer Verlagsbuchhandlung, pp. 12-20 (292 pages), été 1999

• Partiellement traduit dans *Cette Semaine* n°86, janvier/février 2003, Nancy, p. 11 sous le titre *La survie quotidienne à la fin des années 60*.

Le meneur

- *Rädelsführer*, traduit de *Haare auf Krawall, Jugendsubkultur in Leipzig 1980 bis 1991*, Connewitzer Verlagsbuchhandlung, pp. 28-32 (292 pages), été 1999
- Traduit dans *Cette Semaine* n°86, janvier/février 2003, Nancy, pp. 8-11. Les intertitres sont du journal.

Voilà de la viande fraîche

- *Frischfleisch*, traduit de *Haare auf Krawall, Jugendsubkultur in Leipzig 1980 bis 1991*, Connewitzer Verlagsbuchhandlung, pp. 39-47 (292 pages), été 1999. Les intertitres sont de nous.

Liberté pour Jana, Mita et A-Micha !

- *Freiheit für Jana, Mita und A-Micha !*, traduit de *Haare auf Krawall, Jugendsubkultur in Leipzig 1980 bis 1991*, Connewitzer Verlagsbuchhandlung, pp. 84-93 (292 pages), été 1999
- Traduit dans *Cette Semaine* n°86, janvier/février 2003, Nancy, pp. 4-7

S'ils voulaient ce conflit, alors ils l'auraient !

- *Wenn sie diesen Konflikt haben wollten, dann sollten sie ihn bekommen*, extrait traduit de *Haare auf Krawall, Jugendsubkultur in Leipzig 1980 bis 1991*, Connewitzer Verlagsbuchhandlung, pp. 244-246 (292 pages), été 1999

1953 : Emeute à Berlin-est

- Traduit par André Prudhommeaux (pseud. André Prunier), *Contre-courant* n°11, automne 1953
- Republié dans *Juin 1953 : insurrection ouvrière en Allemagne de l'Est*, ed. Hobolo, 12 p. A5, janvier 2007

TABLE DES MATIÈRES

<i>Grenzenlose Erlebnisse</i> (Expériences sans limites)	5
• Nous vivions en faisant ce qui nous effrayait par <i>Ilona</i>	13
• Le meneur par <i>Gurke</i>	33
• Voilà de la viande fraîche par <i>Sven</i>	49
• Liberté pour Jana, Mita et A-Micha ! par <i>Connie M.</i>	70
• S'ils voulaient ce conflit, alors ils l'auraient ! par <i>Harald</i>	88
<i>Annexe</i>	
• 1953 : Emeute à Berlin-est par <i>Quelques anarchistes qui ont pris part aux journées de Berlin-est</i>	97
<i>Source & traductions</i>	109

DÉJÀ PARUS :

Petite collection italienne

- *Negrisme & Tute bianca* : une contre-révolution de gauche, août 2004, 36 p. (brochure)
- *A couteaux tirés avec l'Existant, ses défenseurs et ses faux critiques & autres textes*, co-édité avec Typemachine (Gand), octobre 2007, 112 p.
- *Le diable au corps*, recueil d'articles de la revue Diavolo in corpo (1999-2000), novembre 2010, 102 p.
- *Incognito*, Expériences qui défient l'identification, co-édité avec Nux-vomica (Alès), décembre 2011, 120 p.

Le fil noir de l'histoire

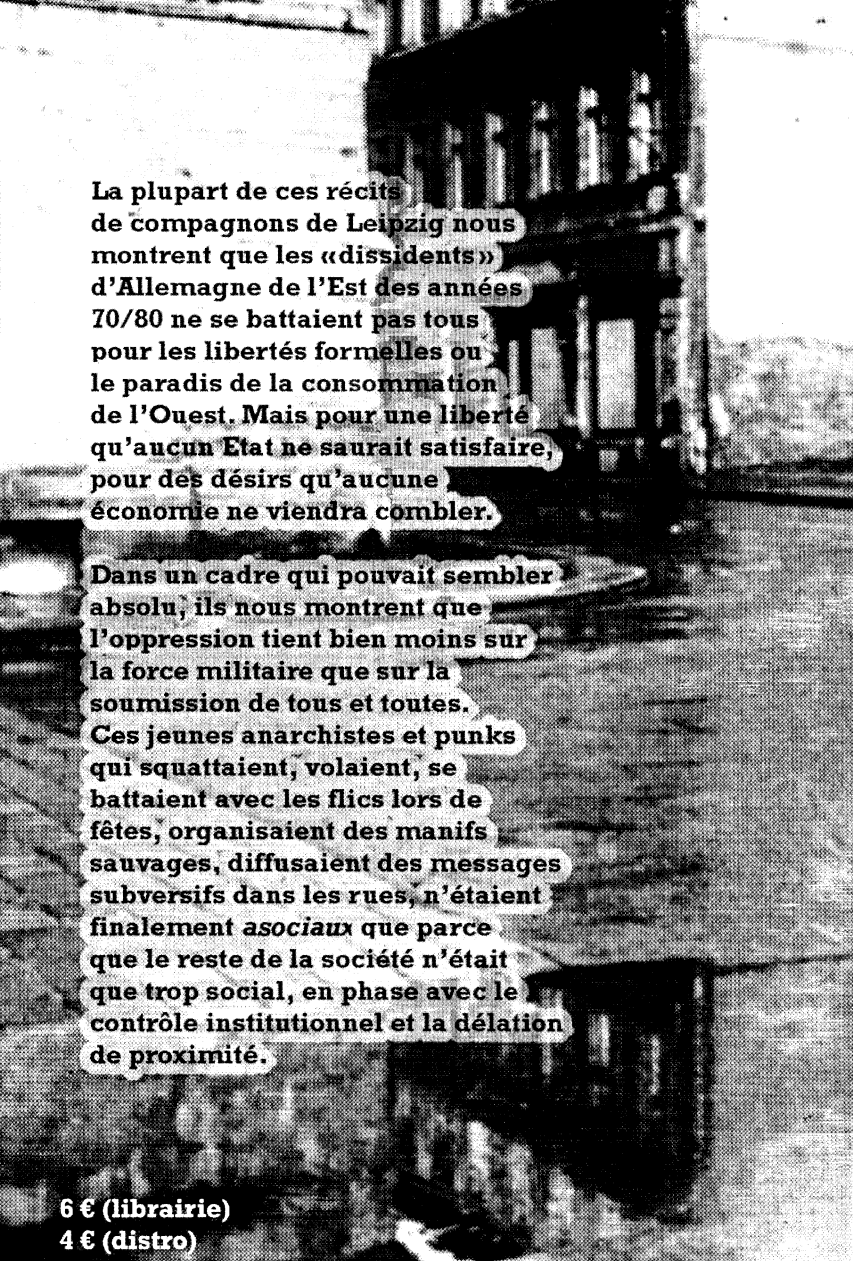
- Belgrado Pedrini, *Nous fûmes les rebelles, nous fûmes les brigands...*, (2005), nouvelle édition août 2011, 148 p.

Classiques de la subversion

- Joseph Déjacque, *Autour de La question révolutionnaire (1852-1861)*, janvier 2011, 222 p.

A couteaux tirés

- *Recueil de textes argentins (2001-2003)*, novembre 2003, 48 p. (brochure)
- *Les Indésirables I. Lecce (2001-2010)*, mai 2011, 220 p.
- *Fukushima paradise. Pour une critique radicale du nucléaire (2005-2011)*, co-édité avec La Canaille, janvier 2012, 228 p.



La plupart de ces récits de compagnons de Leipzig nous montrent que les «dissidents» d'Allemagne de l'Est des années 70/80 ne se battaient pas tous pour les libertés formelles ou le paradis de la consommation de l'Ouest. Mais pour une liberté qu'aucun Etat ne saurait satisfaire, pour des désirs qu'aucune économie ne viendra combler.

Dans un cadre qui pouvait sembler absolu, ils nous montrent que l'oppression tient bien moins sur la force militaire que sur la soumission de tous et toutes. Ces jeunes anarchistes et punks qui squattaient, volaient, se battaient avec les flics lors de fêtes, organisaient des manifs sauvages, diffusaient des messages subversifs dans les rues, n'étaient finalement *asociaux* que parce que le reste de la société n'était que trop social, en phase avec le contrôle institutionnel et la délation de proximité.

6 € (librairie)

4 € (distro)